

Épreuve orale anticipée de français
Classe de 1^{ère} L

Descriptif des lectures et activités

NOM et Prénom du candidat :

Ce descriptif comprend six séquences et 27 lectures analytiques.

Pierre-Georges Danset
Professeur de français

Benjamin Broustet, responsable du Lycée,
pour le chef d'établissement

Séquence I : Dom Juan en scène

Objet d'étude : Le texte théâtral et sa représentation, du XVIIe siècle à nos jours.

Problématique : Comment la pièce se révèle-t-elle sur scène dans toute son ambiguïté ?

1. Étude d'une œuvre intégrale : Dom Juan de Molière, 1665

Lectures analytiques

- **L'éloge du tabac par Sganarelle, Acte I, scène 1.**
Un condensé d'exposition sous forme d'éloge paradoxal.
- **L'éloge de l'inconstance, tirade d'un séducteur, Acte I, scène 2.**
La tirade d'un rhéteur habile, metteur en scène de ses propres exploits.
- **L'entrée en scène d'Elvire et la confrontation avec Dom Juan, Acte I, scène 3.**
Une héroïne tragique éloquente face au silence du séducteur.
- **La conquête de Charlotte, Acte II, scène 2.**
Une scène de séduction outrancière, mais efficace.
- **La « scène du Pauvre », Acte III, scène 2.**
Un échec du tentateur, une victoire du rhéteur.



Étude et comparaison de mises en scène

- L'Acte I (la découverte de Dom Juan), le début de l'Acte II (la pastorale revisitée) et le début de l'Acte III (l'éloge de la théâtralité avec Sganarelle en infirmière) dans la mise en scène de Daniel Mesguich (2003).
- La scène du Pauvre dans l'adaptation de Marcel Bluwal (1965) et dans la mise en scène d'Arnaud Denis (2014).
- Le dénouement dans les mises en scène d'Armand Delcampe (1999) et Daniel Mesguich (2003) : spectacle baroque, tragédie, comédie ?

Travail de groupe : mise en scène d'un extrait de la pièce

Travail sur une ou deux scènes : mise en scène jouée et filmée, présentée à l'oral et dans une note d'intention écrite.

Compléments

- Repères sur le contexte de création de la pièce, sa réception, sa dimension baroque.
- Repères sur la question de l'illusion théâtrale, de Shakespeare à Brecht.

2. La parole théâtrale en question au XXe siècle

Mise en voix d'extraits des œuvres suivantes :

- Ionesco, *La cantatrice chauve*, 1950.
- Jean Tardieu, « Finissez vos phrases », « Un mot pour un autre », in *La comédie du langage*, 1951.
- Jean-Luc Lagarce, *Juste la fin du monde*, 1990.

Devoirs de type EAF, lectures cursives

Devoir à la maison - Le couple maître-valet dans la comédie

- Molière, *Dom Juan*, Acte I, scène 2, 1665.
- Molière, *Le Malade imaginaire*, Acte I, scène 5, 1673.
- Marivaux, *L'île des esclaves*, scène 6, 1725.
- Beaumarchais, *Le Barbier de Séville*, Acte I, scène 1, 1775.

Dissertation au choix :

- Selon vous, le maître au théâtre reste-t-il toujours le maître ?
- Au théâtre, la relation maître-serviteur a-t-elle uniquement pour but de faire rire ?
- Pourquoi le couple du maître et du serviteur est-il un tandem privilégié au théâtre ?

Devoir à la maison : le théâtre et le sens de l'existence. Au choix :

- Commentaire du début de *Oh les beaux jours* de Beckett.
- Dissertation : Comment le théâtre invite-t-il à réfléchir au sens de l'existence ?
- Invention : discours du metteur en scène de *Dom Juan* à sa troupe, sur les scènes 5 et 6 du dernier acte.
- Invention : réécriture de la fin du *Dom Juan* de Molière, en remplaçant la réplique de Sganarelle par une tirade d'Elvire.

Devoir sur table - Le double jeu au théâtre

- Molière, *Le Tartuffe ou l'Imposteur*, Acte IV, scène 6, 1669.
- Jean Racine, *Britannicus*, Acte II, scènes 4, 5 et 6, 1669.
- Alfred de Musset, *On ne badine pas avec l'amour*, Acte III, scène 3, 1834.

Commentaire au choix : extrait du *Tartuffe* ou de *Britannicus*.

Dissertation au choix :

- En quoi le double jeu d'un personnage sur scène, sous toutes ses formes, augmente-t-il l'intérêt et le plaisir du spectateur ?
- « La noblesse du théâtre, c'est de faire oublier au spectateur la vie réelle, de lui permettre d'échapper à tout ce qui l'entoure, de n'être plus son contemporain », écrit l'homme de théâtre Gaston Baty (1885-1952). Vous discuterez ce propos en vous appuyant sur les textes du corpus, sur vos lectures et sur votre expérience de spectateur.

Lectures cursives - deux pièces au choix :

Corneille, *L'illusion comique*, *Le Cid*, *Cinna* ; Molière, *Le Tartuffe*, *Le Misanthrope* ; Racine, *Phèdre*, *Andromaque*, *Britannicus*, *Bajazet* ; Marivaux, *Le Jeu de l'amour et du hasard*, *La double inconstance*, *L'esquive* ; Beaumarchais, *Le Barbier de Séville*, *Le Mariage de Figaro* ; Musset, *Lorenzaccio* ; Hugo, *Ruy Blas* ; Ionesco, *La cantatrice chauve*, *La leçon*, *Les chaises*, *Rhinocéros* ; Beckett, *En attendant Godot*, *Fin de partie* ; Giraudoux, *La guerre de Troie n'aura pas lieu* ; Anouilh, *Antigone* ; Cocteau, *La machine infernale* ; Koltès, *Combat de nègre et de chiens*, *Le Retour au désert* ; Lagarce, *Juste la fin du monde*, *Derniers remords avant l'oubli* ; Pommerat, *Cendrillon*.

Annexe à la séquence I

Sorties au théâtre

Spectacles proposés

- **Le philosophe et la putain, de Jacques Rampal** - mise en scène d'Elsa Royer, Théâtre 13, septembre 2015.
- **Le Cercle des illusionnistes, écrit et mis en scène par Alexis Michalik**, Comédie des Champs-Élysées, septembre 2015.
- **Andorra de Max Frisch** - mise en scène de Fabian Chappuis, Théâtre 13, janvier 2016.
- **Richard III de William Shakespeare** - mise en scène de Thomas Jolly, Odéon - Théâtre de l'Europe, février 2016.
- **Le prince travesti de Marivaux** - mise en scène de Daniel Mesguich - Théâtre de l'Épée de Bois, mars 2016.
- **Du Bouc à l'espace vide de Julien Saada** - mise en scène de Sophie Lecarpentier, spectacle donné au sein de l'établissement pour les élèves de 1ère.
- **Six personnages en quête d'auteur de Luigi Pirandello** - mise en scène d'Emmanuel Demarcy-Mota - avril 2016.
- **L'irrésistible ascension de Monsieur Toudoux, d'après Georges Feydeau** mise en scène de Dimitri Klockenbring, mai 2016.
- **L'École des femmes de Molière** - mise en scène de Christian Schiaretti - Théâtre de l'Épée de Bois, juin 2016.



L'École des femmes



Le prince travesti



Richard III



Six personnages en quête d'auteur



Andorra



Le Cercle des Illusionnistes

Séquence II : Le héros et le lecteur égarés

Objet d'étude : Le personnage de roman, du XVIIe siècle à nos jours.

Problématique : En quoi la vision du héros change-t-elle le monde qui l'entoure ?

1. Le héros de roman au combat

Lecture analytique

Stendhal, *La Chartreuse de Parme*, Fabrice à Waterloo, 1839.

Une scène de bataille qui prend le contrepié de l'épopée.

Étude d'images : combat épique contre guerre absurde.

- Clément-Auguste Andrieux, *La bataille de Waterloo, le 18 juin 1815*, 1852.
- Jacques Tardi, illustrations pour *Voyage au bout de la nuit*, 1988.

Ces images sont reproduites ci-après, à la suite des textes.

Étude d'un corpus

- Cervantès, *Don Quichotte*, La veillée d'armes de don Quichotte, 1605.
- Voltaire, *Candide*, la guerre entre Abares et Bulgares, 1759.
- Stendhal, *La Chartreuse de Parme*, Fabrice à Waterloo, 1839.
- Flaubert, *L'Éducation sentimentale*, Frédéric en pleine fièvre révolutionnaire, 1869.
- Ernest Hemingway, *L'adieu aux armes*, sur les mots de la guerre, 1929.
- Louis-Ferdinand Céline, *Voyage au bout de la nuit*, Bardamu au front, 1932.

2. Étude d'une œuvre intégrale : *Un balcon en forêt* de Julien Gracq, 1958

Problématique : En quoi la vision de Grange change-t-elle le monde qui l'entoure ?

Lectures analytiques

- **L'incipit.**
Un incipit envoûtant, entre nature enchantée et laideur du monde.
- **Le réveil de Grange dans la maison forte.**
Un moment suspendu entre insouciance et inquiétude, au cœur d'un lieu double.
- **La rencontre de Mona.**
La rencontre féérique d'un double féminin du héros.
- **Le réveil du 12 mai 1940.**
Un écho inversé du premier réveil, au seuil d'une guerre inhumaine et irréelle.



3. Le personnage de roman en question

Lectures complémentaires

- Balzac, *Le Père Goriot*, les portraits de Victorine Taillefer et de Rastignac, 1835.
- Balzac, *Le Cabinet des Antiques*, la description des douairières, 1838.
- Beckett, *Molloy*, l'incipit, 1951.

- Robbe-Grillet, *Pour un nouveau roman*, « Sur quelques notions périmées : le personnage », 1963.
- Kundera, *Le Rideau*, 2005.

Devoirs de type EAF, lectures cursives

Devoir sur table - Scènes de rencontre

- Madame de La Fayette, *La Princesse de Clèves*, 1678.
- Stendhal, *Le Rouge et le Noir*, 1830.
- Flaubert, *L'Éducation sentimentale*, 1869.
- Gracq, *Un balcon en forêt*, 1958.

Commentaire au choix : texte de Stendhal ou de Flaubert.

Dissertation au choix :

- Le héros de roman doit-il éprouver des sentiments passionnés pour intéresser le lecteur ?
- Les personnages de roman doivent-ils nécessairement être des personnages extraordinaires ?

Devoir facultatif, à la maison - sujet au choix :

- Commentaire d'un extrait de *Désert* de Le Clézio, 1980, ou d'un extrait des *Travailleurs de la mer* de Hugo, 1866.
- Dissertation au choix : Pensez-vous que le roman ait pour fonction d'opposer aux valeurs du lecteur d'autres mondes ? (sujet 1) Selon vous, peut-on attendre d'un personnage de roman qu'il nous donne une vision poétique du monde ? (sujet 2)
- Invention : variante du sujet de dissertation précédent.

Lectures cursives : un roman au choix parmi les titres suivants, qui mettent en scène un personnage paradoxal.

Calvino, *Si par une nuit d'hiver un voyageur* ; Camus, *L'Étranger* ; Céline, *Voyage au bout de la nuit* ; Cossery, *Mendiants et orgueilleux* ; Fuentes, *La mort d'Artemio Cruz* ; Gracq, *Le rivage des Syrtes* ; Hemingway, *L'adieu aux armes* ; Hyvernaud, *La peau et les os* ; Kourouma, *Les soleils des Indépendances* ; Kundera, *L'insoutenable légèreté de l'être*.

Lecture de deux autres romans (au moins) dans le cadre du Prix littéraire de la 1ère L (voir l'annexe en page 5).

Annexe à la séquence II

Prix littéraire de la 1ère L et rencontre d'écrivains

Description du projet et du parcours de lecture

En guise de prolongement à la séquence sur le personnage de roman, un projet de prix littéraire a été mis en œuvre au sein de la classe, en partenariat avec la Maison des écrivains et la librairie La Belle Lurette (Paris 4e), et avec l'accompagnement des professeurs-documentalistes de l'établissement.

Les élèves ont construit un parcours de lectures, émaillé d'échanges sur les qualités d'un « bon roman » et d'un « bon personnage », à partir de 14 titres, publiés en 2014 et 2015. Chaque élève a lu au moins deux romans de la sélection, et rédigé, au choix, une critique littéraire de l'un d'entre eux, ou un texte écrit « dans la peau » de l'un des personnages du roman.

Au terme de ce parcours ont été couronnés deux titres : *Debout-payé* de Gauz (« meilleur roman ») et *Joseph* de Marie-Hélène Lafon (« meilleur personnage de roman »). Le projet s'est achevé par la rencontre de Marie-Hélène Lafon en mai 2016.

Sélection :

- Adrien Bosc, *Constellation*.
- Cécile Coulon, *Le cœur du pélican*.
- Fanny Chiarello, *Dans son propre rôle*.
- Charly Delwart, *Chut*.
- Clara Dupont-Monod, *Le roi disait que j'étais diable*.
- Marcus Malte, *Fannie et Freddy*.
- Valérie Zenatti, *Jacob, Jacob*.
- Alice Ferney, *Le règne du vivant*.
- Lydie Salvaire, *Pas pleurer*.
- Sylvain Prudhomme, *Les grands*.
- Yamina Benhamed Daho, *Poule D*.
- Martin Page, *Je suis un dragon*.
- Gauz, ***Debout-payé***.
- Marie-Hélène Lafon, ***Joseph***.



Séquence III : Poésie et prose du monde

Objet d'étude : *Écriture poétique et quête du sens, du Moyen Âge à nos jours.*

Problématique : *Comment la poésie renouvelle-t-elle notre regard sur le monde dans ce qu'il a de plus prosaïque ?*

1. Paysages et pouvoirs de la poésie

Lectures analytiques

- René Char, Feuillet 141 des *Feuillets d'Hypnos*, 1948 (1943-44).
Une saisie de la beauté de la nature, en guise de « contre-terreur » au temps de l'Occupation.
- Saint-John Perse, « Pour fêter une enfance, II », *Éloges*, 1960 (1910).
La célébration d'un éveil au monde ; un poème qui restitue l'enfance.

Lectures complémentaires (au sein d'un corpus avec les deux textes ci-contre)

- Arthur Rimbaud, « Le dormeur du val », *Poésies*, 1870.
- Blaise Cendrars, extrait de *La prose du Transsibérien et de la petite Jehanne de France*, 1913.

2. Étude d'une œuvre intégrale : « Tableaux parisiens », in *Les Fleurs du Mal* de Charles Baudelaire, 1861

Problématique : *Comment Baudelaire, dans les « Tableaux parisiens », renouvelle-t-il notre regard sur le monde dans ce qu'il a de plus prosaïque ?*

Lectures analytiques

- « À une passante ».
Une saisie fugitive de l'idéal baudelairien.
- « Le Cygne ».
Une sublimation de la mélancolie et de ses représentations.

Carpe diem, memento mori, éloge des pouvoirs de l'art ?
Comparaison de deux poèmes de Ronsard et Baudelaire

- Ronsard, « Ode à Cassandre », *Les Amours*, 1552.
- Baudelaire, « Une charogne », *Les Fleurs du Mal*, 1861.

Élaboration d'une anthologie illustrée de « tableaux parisiens »

- Choix de poèmes de Baudelaire et éventuellement d'autres poètes.
- Choix d'illustrations (par des tableaux, des photographies, des illustrations ou de la musique, au choix des élèves).
- Écriture d'une préface (sous la plume d'un éditeur, d'un poète, d'un peintre, d'un photographe ou d'un musicien).

Lecture des *Fleurs du Mal* en « chambre d'échos »

Lecture des *Fleurs du Mal* en classe, par fragments ; mise au jour des principaux motifs du recueil.

Lecture cursive

Lecture de l'ensemble de la section des « Tableaux parisiens ».



Documents complémentaires autour du « Cygne » et de la mélancolie

- Lecture d'un extrait de « Melancholia », in *La comédie de la mort*, de Théophile Gautier, 1838.
- Lecture d'image : *Mélancolie* de Constance-Marie Charpentier, 1801.

Lectures complémentaires sur la beauté et la modernité selon Baudelaire

- Comparaison de deux poèmes : « La Beauté » et « Hymne à la Beauté », *Les Fleurs du Mal*, 1861.
- Extrait d'*Exposition universelle* sur le Beau « toujours bizarre », 1855.
- Extrait de *Fusées* sur la définition du « Beau », « ardent et triste », 1887.
- Extrait du *Peintre de la vie moderne*, sur la saisie par l'art de « l'éternel dans le transitoire », 1863.

Lecture complémentaire sur la modernité poétique

Extrait de « Réponse à un acte d'accusation » (« Je mis un bonnet rouge au vieux dictionnaire »), dans *Les Contemplations* de Victor Hugo, 1856.

3. La poésie face aux choses

Lecture analytique

Francis Ponge, « La bougie », *Le parti pris des choses*, 1942.
Un regard neuf sur un objet banal et sur la création poétique.

Lectures complémentaires

- Ponge : « Le pain », « Le cageot », in *Le parti pris des choses*, 1942.
- Ponge : « La promenade dans nos serres », in *Proèmes*, 1948.
- Jacques Prévert, « Promenade de Picasso », *Paroles*, 1947.

Devoir de type EAF, lectures cursives

Devoir sur table - en relation avec la séquence IV sur l'Humanisme

- Commentaire : sonnet 32 des *Regrets* de Du Bellay, « Je me ferai savant... »
- Dissertation : En quoi l'écriture poétique permet-elle de redécouvrir l'homme et le monde ? (sujet 1) En quoi peut-on dire de l'écriture poétique qu'elle est une « invitation au voyage » ? (sujet 2)

Lecture d'un recueil de poèmes au choix

C. Baudelaire, *Petits poèmes en prose* (*Le Spleen de Paris*) ; A. Rimbaud, *Poésies* ou *Une saison en enfer*, ou *Illuminations* ; B. Cendrars, *Du monde entier au cœur du monde* ; R. Char, *Feuillets d'Hypnos*, *Fureur et mystère* ou *Les Matinaux* ; P. Jaccottet, *Poésie* ou *À la lumière d'hiver*.

Séquence IV : L'Humanisme, un idéal

Objet d'étude : Vers un espace culturel européen : Renaissance et Humanisme.

Problématique : Comment l'idéal humaniste s'exprime-t-il ?

1. Les valeurs de l'Humanisme

Étude d'un corpus

- Jacques Peletier du Mans, « À un poète qui n'écrivait qu'en latin », *Vers lyriques*, 1547.
- Joachim du Bellay, « Comme le champ semé en verdure foisonne... », *Les Antiquités de Rome*, XXX, 1558.
- Joachim du Bellay, *Défense et illustration de la langue française*, extrait, 1549.
- Pierre Saliat, *Déclamation contenant la manière de bien instruire les enfants*, traduite d'Érasme, préface, 1547.

2. La référence à l'Antiquité et l'innutrition

Lecture analytique

Joachim du Bellay, sonnet 36 des *Regrets*, « Depuis que j'ai laissé mon naturel séjour... », 1558.

Une réécriture d'Ovide et un sonnet élégiaque.

— *Objet d'étude secondaire : Les réécritures, du XVIIe siècle à nos jours.*

Lectures échos

- Ovide, extrait des *Tristes*, Livre V, X, 9-12 ap. J.-C.
- Pierre de Ronsard, sonnet 65 de *Continuation des amours*, « Je veus lire en trois jours l'Illiade d'Homere », 1555.

3. Étude d'une œuvre intégrale : *Gargantua* de Rabelais, 1542

Problématique : Entre rire et sérieux, comment l'idéal humaniste s'exprime-t-il dans le roman ?

Lectures analytiques

- « Comment Gargantua fut éduqué par Ponocrates... », chapitre 23.
Une éducation humaniste idéale.
- « Comment un moine de Seuillé sauva le clos de l'abbaye... », chapitre 27.
Une figure originale au service de la parodie du roman de chevalerie et de la satire de la vie monastique.
- « Comment était réglé le mode de vie des Thélémites », chapitre 57.
Une utopie humaniste.

Lectures complémentaires dans l'œuvre.

- Le Prologue de *Gargantua*
- La harangue de Janotus de Bragmardo, chap. 19.
- Le discours de Grandgousier aux pèlerins, chap. 45.

Lecture cursive de *Gargantua*, édition Folio plus classiques.

Documents complémentaires

- Didier Érasme, extrait d'*Éloge de la folie* sur les prêtres, chapitre LX, 1511.
- Rosso Fiorentino, *L'ignorance chassée*, 1539.



Devoir de type EAF

Devoir sur table - L'éducation, idéal humaniste

En relation avec la séquence III sur la poésie

- Thomas More, *L'Utopie*, 1516.
- Rabelais, *Pantagruel*, 1532.
- Du Bellay, *Les Regrets*, 1558.
- Montaigne, *Essais*, 1595.

Commentaire au choix : sonnet 32 des *Regrets* de Du Bellay, « Je me ferai savant en la philosophie... », ou extrait de *Pantagruel* (la lettre de Gargantua à son fils).

Dissertation au choix sur la poésie (voir séquence III).

Invention : réécriture actualisée de la lettre de Gargantua à son fils Pantagruel.

Séquence V

L'homme entre civilisation et barbarie

Objet d'étude : La question de l'Homme dans les genres de l'argumentation, du XVI^e siècle à nos jours.

Problématique : Comment les écrivains affirment-ils la valeur de l'homme en pensant l'altérité ?

1. Étude d'une œuvre intégrale : « Des cannibales » de Montaigne (Essais, I, XXX), 1595

Problématique : Comment Montaigne interroge-t-il ici les notions de civilisation et de barbarie ?

Lectures analytiques

- **La réflexion sur les mots « barbare » et « sauvage ».**
Un éloge de la « pureté » ; une réflexion sur le langage au service du jugement.
- **La fin de l'essai (Des cannibales chez le roi de France).**
Une fin étonnante, fondée sur le regard de l'étranger.

— *Objet d'étude secondaire : Vers un espace culturel européen : Renaissance et Humanisme.*

Lectures complémentaires dans le chapitre.

- La première page : Pyrrhus et les « barbares » de Rome.
- Le rituel anthropophage.

Lecture cursive du chapitre « Des cannibales ».

Prolongements : lectures, études d'images

- Repères sur le projet et l'écriture de Montaigne dans les *Essais*.
- Une vision des Cannibales : illustration pour les *Singularités de la France Antarctique* d'André Thevet, 1557.
- Hérodote, extrait de *Enquête* : une réflexion sur la relativité des cultures au temps des Grecs et des « Barbares »
- Antoine de Maximy, extrait de *J'irai dormir à Hollywood* (sur la rencontre des Indiens Navajos), 2007.
- Étude d'image : affiche de promotion pour l'exposition coloniale de Lyon, 1894 (exposition *L'invention du Sauvage* au Musée du Quai Branly, 2012).
- Étude d'image : Paul Gauguin, *D'où venons-nous ? Que sommes-nous ? Où allons-nous ?*, 1897.



2. De la dénonciation de l'esclavage au chant de la Négritude

Lectures analytiques

- **Voltaire, la rencontre du « nègre de Surinam » dans *Candide*, 1759.**
Un réquisitoire contre l'esclavage mêlant ironie et pathétique.
- **Léopold Sédar Senghor, « Poème liminaire », *Hosties noires*, 1948.**
Un poème d'hommage aux registres variés, dans lequel le poète redéfinit son rôle.

Lectures complémentaires

- Montesquieu, « De l'esclavage des nègres », *De l'esprit des lois*, chap. XV, 1748.
- Aimé Césaire, extrait du *Discours sur la Négritude*, 1987.
- Léopold Sédar Senghor, « Femme nue, femme noire », *Chants d'ombre*, 1945. Texte mis en voix.

Devoir de type EAF, lectures cursives

Devoir sur table - La rencontre des cultures

- Montaigne, *Essais*, « Des coches », Livre III, chapitre 6, 1588.
- Henri Michaux, *Un barbare en Asie*, 1933.
- Michel Leiris, *L'Afrique fantôme*, 1934.
- Aimé Césaire, *Discours sur le colonialisme*, 1950.

Commentaire au choix : extrait de « Des coches » de Montaigne ou du *Discours sur le colonialisme* de Césaire.

Dissertation au choix : Comment la littérature peut-elle remettre en question nos certitudes ? (sujet 1) En quoi la littérature est-elle un moyen privilégié de nous faire réfléchir aux réalités culturelles ? (sujet 2)

Invention : écriture d'un discours polémique à la manière de Césaire.

Lectures cursives : au moins un ouvrage au choix parmi les suivants.

R. Antelme, *L'espèce humaine* ; D. Daeninckx, *Cannibale* ; J. H. Griffin, *Dans la peau d'un noir* ; H. Haddad, *La cène ou le dernier festin des cannibales* ; H. Lee, *Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur* ; P. Lévi, *Si c'est un homme* ; Lévi-Strauss, *Race et histoire* ; E. M. Remarque, *À l'ouest rien de nouveau* ; J. Semprun, *Le grand voyage, L'écriture ou la vie* ; Vercors, *Les animaux dénaturés* ; Voltaire, *L'Ingénu*.

Séquence VI

Hamlet : dans l'atelier du mythe

Objet d'étude : Les réécritures, du XVIIe siècle à nos jours.*

Problématique : Comment les réécritures de Hamlet contribuent-elles à l'élaboration du mythe ?

1. Le mythe d'Ophélie

Lecture analytique

Arthur Rimbaud, « Ophélie », 1870, in *Poésies*.

Une transposition picturale et poétique au seuil de l'œuvre rimbaldienne.

— *Objet d'étude secondaire* : Écriture poétique et quête du sens, du Moyen Âge à nos jours.

Étude d'image

John Everett Millais, *Ophélie*, 1851-1852.

Lectures échos de textes de Rimbaud

- Lettre à Théodore de Banville, 1870.
- « Sensation », 1870.
- Lettre à Paul Demeny du 15 mai 1871, dite « lettre du Voyant ».
- « Le bateau ivre », 1871.

Lecture complémentaire

Jules Laforgue, extrait de « Hamlet », *Moralités légendaires*, 1887.



2. « To be or not to be... » : réécritures d'un monologue mythique

Lecture analytique

Bernard-Marie Koltès, *Le jour des meurtres dans l'histoire d'Hamlet, Acte V, scène 1*, 2006 (pièce écrite en 1974).

Une réécriture marquée par la révolte, loin du baroque shakespearien.

— *Objet d'étude secondaire* : Le texte théâtral et sa représentation, du XVIIe siècle à nos jours.

Compléments

- Extrait de la mise en scène de *Hamlet* de Shakespeare par Antoine Vitez au Palais de Chaillot, 1983.
- *A Small Rewrite*, sketch de Hugh Laurie et Rowan Atkinson, 1989.
- Présentation de la pièce de Koltès par deux metteurs en scène : Thierry de Peretti (2009) et Frédéric Richaud (2013).

3. La scène du cimetière : faire et défaire les mythes

Lectures analytiques

• William Shakespeare, *Hamlet, Acte V, scène 1*, 1603.

Une scène baroque et une méditation sur la vanité de l'existence.

• Jean Tardieu, extrait de « Faust et Yorick ou Toute une vie pour un crâne, apologue », in *La comédie de la comédie*, 1966.

Une réécriture ludique entre sketch et vanité.

— *Objet d'étude secondaire pour ces deux textes* : Le texte théâtral et sa représentation, du XVIIe siècle à nos jours.

Lectures complémentaires

- Même scène : aperçu du texte original ; confrontation des traductions d'Yves Bonnefoy et de Michel Grivelet.
- Jean Tardieu, « Faust et Yorick ou Toute une vie pour un crâne, apologue », in *La comédie de la comédie*, 1966 (en entier).
- Johann Wolfgang von Goethe, extrait de *Faust*, 1833 (traduction de Gérard de Nerval).

Prolongements, lecture cursive

Entraînement à la question sur corpus

- William Shakespeare, *Hamlet*, I, I, 1603.
- Jean Cocteau, *La machine infernale*, I, 1934.
- Bernard-Marie Koltès, *Roberto Zucco*, I, « L'Évasion », 1990.

Lecture de *Hamlet* de Shakespeare dans la traduction d'Yves Bonnefoy.
Projection d'extraits de *La tragédie d'Hamlet* de Peter Brook.

* Dans le cadre de cet objet d'étude, les élèves ont également étudié un sonnet de Du Bellay (voir séquence IV sur l'Humanisme).

Séquence I - Dom Juan en scène

Texte n° 1

Molière, *Dom Juan*, extrait de l'Acte I, scène I

SGANARELLE, GUSMAN

- 1 SGANARELLE, *tenant une tabatière* – Quoi que puisse dire Aristote et toute la Philosophie, il n'est rien d'égal au tabac : c'est la passion des honnêtes gens, et qui vit sans tabac n'est pas digne de vivre. Non seulement il réjouit et purge les cerveaux humains, mais encore il instruit les âmes à la vertu, et l'on apprend avec lui à devenir honnête homme. Ne voyez-vous pas bien, dès qu'on en
- 5 prend, de quelle manière obligeante on en use avec tout le monde, et comme on est ravi d'en donner à droit et à gauche, partout où l'on se trouve ? On n'attend pas même qu'on en demande, et l'on court au-devant du souhait des gens : tant il est vrai que le tabac inspire des sentiments d'honneur et de vertu à tous ceux qui en prennent. Mais c'est assez de cette matière. Reprenons un peu notre discours. Si bien donc, cher Gusman, que Done Elvire, ta maîtresse, surprise de notre départ, s'est
- 10 mise en campagne après nous, et son cœur, que mon maître a su toucher trop fortement, n'a pu vivre, dis-tu, sans le venir chercher ici. Veux-tu qu'entre nous je te dise ma pensée ? J'ai peur qu'elle ne soit mal payée de son amour, que son voyage en cette ville produise peu de fruit, et que vous eussiez autant gagné à ne bouger de là.

Molière, *Dom Juan*, Acte I, scène I (extrait), 1665.

Séquence I - Dom Juan en scène

Texte n°2

Molière, *Dom Juan*, extrait de l'Acte I, scène II

DOM JUAN, SGANARELLE

1 DOM JUAN – Eh bien ! je te donne la liberté de parler et de me dire tes sentiments.

SGANARELLE – En ce cas, Monsieur, je vous dirai franchement que je n'approuve point votre méthode, et que je trouve fort vilain d'aimer de tous côtés comme vous faites.

DOM JUAN – Quoi ? tu veux qu'on se lie à demeurer au premier objet qui nous prend, qu'on renonce
5 au monde pour lui, et qu'on n'ait plus d'yeux pour personne ? La belle chose de vouloir se piquer d'un faux honneur d'être fidèle, de s'ensevelir pour toujours dans une passion, et d'être mort dès sa jeunesse à toutes les autres beautés qui nous peuvent frapper les yeux ! Non, non, la constance n'est bonne que pour des ridicules ; toutes les belles ont droit de nous charmer, et l'avantage d'être rencontrée la première ne doit point dérober aux autres les justes prétentions qu'elles ont toutes sur
10 nos cœurs. Pour moi, la beauté me ravit par tout où je la trouve, et je cède facilement à cette douce violence dont elle nous entraîne. J'ai beau être engagé, l'amour que j'ai pour une belle n'engage point mon âme à faire injustice aux autres ; je conserve des yeux pour voir le mérite de toutes, et rends à chacune les hommages et les tributs où la nature nous oblige. Quoi qu'il en soit, je ne puis refuser mon cœur à tout ce que je vois d'aimable, et dès qu'un beau visage me le demande, si j'en avais dix
15 mille, je les donnerais tous. Les inclinations naissantes, après tout, ont des charmes inexplicables, et tout le plaisir de l'amour est dans le changement. On goûte une douceur extrême à réduire, par cent hommages, le cœur d'une jeune beauté, à voir de jour en jour les petits progrès qu'on y fait, à combattre par des transports, par des larmes et des soupirs, l'innocente pudeur d'une âme qui a peine à rendre les armes, à forcer pied à pied toutes les petites résistances qu'elle nous oppose, à
20 vaincre les scrupules dont elle se fait un honneur et la mener doucement où nous avons envie de la faire venir. Mais lors qu'on en est maître une fois, il n'y a plus rien à dire ni rien à souhaiter ; tout le beau de la passion est fini, et nous nous endormons dans la tranquillité d'un tel amour, si quelque objet nouveau ne vient réveiller nos désirs, et présenter à notre cœur les charmes attrayants d'une conquête à faire. Enfin, il n'est rien de si doux que de triompher de la résistance d'une belle
25 personne, et j'ai sur ce sujet l'ambition des conquérants, qui volent perpétuellement de victoire en victoire, et ne peuvent se résoudre à borner leurs souhaits. Il n'est rien qui puisse arrêter l'impétuosité de mes désirs : je me sens un cœur à aimer toute la terre ; et comme Alexandre, je souhaiterais qu'il y eût d'autres mondes, pour y pouvoir étendre mes conquêtes amoureuses.

SGANARELLE – Vertu de ma vie, comme vous débitez ! Il semble que vous ayez appris cela par
30 cœur, et vous parlez tout comme un livre.

Molière, *Dom Juan*, Acte I, scène II (extrait), 1665.

Séquence I - Dom Juan en scène

Texte n°3

Molière, *Dom Juan*, extrait de l'Acte I, scène III

DONE ELVIRE, DOM JUAN, SGANARELLE

- 1 DONE ELVIRE – Me ferez-vous la grâce, Dom Juan, de vouloir bien me reconnaître, et puis-je au moins espérer que vous daigniez tourner le visage de ce côté ?

DOM JUAN – Madame, je vous avoue que je suis surpris, et que je ne vous attendais pas ici.

- DONE ELVIRE – Oui, je vois bien que vous ne m'y attendiez pas, et vous êtes surpris à la vérité,
5 mais tout autrement que je ne l'espérais, et la manière dont vous le paraissez me persuade pleinement ce que je refusais de croire. J'admire ma simplicité et la faiblesse de mon cœur à douter d'une trahison que tant d'apparences me confirmaient. J'ai été assez bonne, je le confesse, ou plutôt assez sotte pour me vouloir tromper moi-même, et travailler à démentir mes yeux et mon jugement. J'ai cherché des raisons pour excuser à ma tendresse le relâchement d'amitié qu'elle voyait en vous ;
10 et je me suis forgé exprès cent sujets légitimes d'un départ si précipité, pour vous justifier du crime dont ma raison vous accusait. Mes justes soupçons chaque jour avaient beau me parler : j'en rejetais la voix qui vous rendait criminel à mes yeux, et j'écoutais avec plaisir mille chimères ridicules qui vous peignaient innocent à mon cœur. Mais enfin cet abord ne me permet plus de douter, et le coup d'œil qui m'a reçue m'apprend bien plus de choses que je ne voudrais en savoir. Je serai bien aise
15 pourtant d'ouïr de votre bouche les raisons de votre départ. Parlez, Dom Juan, je vous prie, et voyons de quel air vous saurez vous justifier.

DOM JUAN – Madame, voilà Sganarelle qui sait pourquoi je suis parti.

SGANARELLE – Moi, Monsieur, je n'en sais rien, s'il vous plaît.

DONE ELVIRE – Hé bien, Sganarelle, parlez, il n'importe de quelle bouche j'entende ces raisons.

- 20 DOM JUAN, *faisant signe d'approcher à Sganarelle* – Allons, parle donc à Madame.

SGANARELLE – Que voulez-vous que je dise ?

DONE ELVIRE – Approchez, puisqu'on le veut ainsi, et me dites un peu les causes d'un départ si prompt.

DOM JUAN – Tu ne répondras pas ?

- 25 SGANARELLE – Je n'ai rien à répondre, vous vous moquez de votre serviteur.

DOM JUAN – Veux-tu répondre, te dis-je ?

SGANARELLE – Madame...

DONE ELVIRE – Quoi ?

SGANARELLE, *se retournant vers son maître*. – Monsieur...

30 DOM JUAN – Si...

SGANARELLE – Madame, les conquérants, Alexandre et les autres mondes sont causes de notre départ ; voilà, Monsieur, tout ce que je puis dire.

DONE ELVIRE — Vous plaît-il, Dom Juan, nous éclaircir ces beaux mystères ?

DOM JUAN – Madame, à vous dire la vérité...

35 DONE ELVIRE — Ah, que vous savez mal vous défendre pour un homme de cour, et qui doit être accoutumé à ces sortes de choses ! J'ai pitié de vous voir la confusion que vous avez. Que ne vous armez-vous le front d'une noble effronterie ? Que ne me jurez-vous que vous êtes toujours dans les mêmes sentiments pour moi, que vous m'aimez toujours avec une ardeur sans égale, et que rien n'est capable de vous détacher de moi que la mort ! Que ne me dites-vous que des affaires de la
40 dernière conséquence vous ont obligé à partir sans m'en donner avis, qu'il faut que malgré vous vous demeuriez ici quelque temps, et que je n'ai qu'à m'en retourner d'où je viens, assurée que vous suivrez mes pas le plus tôt qu'il vous sera possible : qu'il est certain que vous brûlez de me rejoindre, et qu'éloigné de moi, vous souffrez ce que souffre un corps qui est séparé de son âme ? Voilà comme il faut vous défendre, et non pas être interdit comme vous êtes.

Molière, *Dom Juan*, Acte I, scène III (extrait), 1665.

Séquence I - Dom Juan en scène

Texte n°4

Molière, *Dom Juan*, extrait de l'Acte II, scène II

DOM JUAN, SGANARELLE, CHARLOTTE

- 1 DOM JUAN, *apercevant Charlotte* – Ah ! ah ! d'où sort cette autre paysanne, Sganarelle ? As-tu rien vu de plus joli ? et ne trouves-tu pas, dis-moi, que celle-ci vaut bien l'autre ?

SGANARELLE – Assurément. Autre pièce nouvelle.

- DOM JUAN – D'où me vient, la belle, une rencontre si agréable ? Quoi ? dans ces lieux champêtres,
5 parmi ces arbres et ces rochers, on trouve des personnes faites comme vous êtes ?

CHARLOTTE – Vous voyez, Monsieur.

DOM JUAN – Êtes-vous de ce village ?

CHARLOTTE – Oui, Monsieur.

DOM JUAN – Et vous y demeurez ?

- 10 CHARLOTTE – Oui, Monsieur.

DOM JUAN – Vous vous appelez ?

CHARLOTTE – Charlotte, pour vous servir.

DOM JUAN – Ah ! la belle personne, et que ses yeux sont pénétrants !

CHARLOTTE – Monsieur, vous me rendez toute honteuse.

- 15 DOM JUAN – Ah ! N'ayez point de honte d'entendre dire vos vérités. Sganarelle, qu'en dis-tu ? Peut-on rien voir de plus agréable ? Tournez-vous un peu, s'il vous plaît. Ah ! que cette taille est jolie ! Haussez un peu la tête, de grâce. Ah ! que ce visage est mignon ! Ouvrez vos yeux entièrement. Ah ! qu'ils sont beaux ! Que je voie un peu vos dents, je vous prie. Ah ! qu'elles sont amoureuses, et ces lèvres appétissantes ! Pour moi, je suis ravi, et je n'ai jamais vu une si charmante personne.

- 20 CHARLOTTE – Monsieur, cela vous plaît à dire, et je ne sais pas si c'est pour vous railler de moi.

DOM JUAN – Moi, me railler de vous ? Dieu m'en garde ! Je vous aime trop pour cela, et c'est du fond du cœur que je vous parle.

CHARLOTTE – Je vous suis bien obligée, si ça est.

DOM JUAN – Point du tout ; vous ne m'êtes point obligée de tout ce que je dis, et ce n'est qu'à votre
25 beauté que vous en êtes redevable.

CHARLOTTE – Monsieur, tout ça est trop bien dit pour moi, et je n'ai pas d'esprit pour vous répondre.

DOM JUAN – Sganarelle, regarde un peu ses mains.

CHARLOTTE – Fi ! Monsieur, elles sont noires comme je ne sais quoi.

30 DOM JUAN – Ha ! que dites-vous là ? Elles sont les plus belles du monde ; souffrez que je les baise, je vous prie.

CHARLOTTE – Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me faites, et si j'avais su ça tantôt, je n'aurais pas manqué de les laver avec du son.

DOM JUAN – Et dites-moi un peu, belle Charlotte, vous n'êtes pas mariée sans doute ?

35 CHARLOTTE – Non, Monsieur ; mais je dois bientôt l'être avec Piarrot, le fils de la voisine Simonette.

DOM JUAN – Quoi ? une personne comme vous serait la femme d'un simple paysan ! Non, non : c'est profaner tant de beautés, et vous n'êtes pas née pour demeurer dans un village. Vous méritez sans doute une meilleure fortune, et le Ciel, qui le connaît bien, m'a conduit ici tout exprès pour empêcher ce mariage, et rendre justice à vos charmes ; car enfin, belle Charlotte, je vous aime de
40 tout mon cœur, et il ne tiendra qu'à vous que je vous arrache de ce misérable lieu, et ne vous mette dans l'état où vous méritez d'être. Cet amour est bien prompt sans doute ; mais quoi ? c'est un effet, Charlotte, de votre grande beauté, et l'on vous aime autant en un quart d'heure qu'on ferait une autre en six mois.

CHARLOTTE – Aussi vrai, Monsieur, je ne sais comment faire quand vous parlez. Ce que vous dites
45 me fait aise, et j'aurais toutes les envies du monde de vous croire ; mais on m'a toujou dit qu'il ne faut jamais croire les monsieur, et que vous autres courtisans êtes des enjoleus, qui ne songez qu'à abuser les filles.

DOM JUAN – Je ne suis pas de ces gens-là.

SGANARELLE – Il n'a garde.

Molière, *Dom Juan*, Acte II, scène II (extrait), 1665.

Séquence I - Dom Juan en scène

Texte n°5

Molière, *Dom Juan*, Acte III, scène II

DOM JUAN, SGANARELLE, UN PAUVRE

- 1 SGANARELLE – Enseignez-nous un peu le chemin qui mène à la ville.

LE PAUVRE – Vous n’avez qu’à suivre cette route, Messieurs, et détourner à main droite quand vous serez au bout de la forêt. Mais je vous donne avis que vous devez vous tenir sur vos gardes, et que depuis quelque temps il y a des voleurs ici autour.

- 5 DOM JUAN – Je te suis bien obligé, mon ami, et je te rends grâce de tout mon cœur.

LE PAUVRE – Si vous vouliez, Monsieur, me secourir de quelque aumône ?

DOM JUAN – Ah ! ah ! Ton avis est intéressé, à ce que je vois.

LE PAUVRE – Je suis un pauvre homme, Monsieur, retiré tout seul dans ce bois depuis dix ans, et je ne manquerai pas de prier le Ciel qu’il vous donne toute sorte de biens.

- 10 DOM JUAN – Eh ! Prie-le qu’il te donne un habit, sans te mettre en peine des affaires des autres.

SGANARELLE – Vous ne connaissez pas Monsieur, bonhomme ; il ne croit qu’en deux et deux sont quatre et en quatre et quatre sont huit.

DOM JUAN – Quelle est ton occupation parmi ces arbres ?

LE PAUVRE – De prier le Ciel tout le jour pour la prospérité des gens de bien qui me donnent

- 15 quelque chose.

DOM JUAN – Il ne se peut donc pas que tu ne sois bien à ton aise ?

LE PAUVRE – Hélas ! Monsieur, je suis dans la plus grande nécessité du monde.

DOM JUAN – Tu te moques : un homme qui prie le Ciel tout le jour ne peut pas manquer d’être bien dans ses affaires.

- 20 LE PAUVRE – Je vous assure, Monsieur, que le plus souvent je n’ai pas un morceau de pain à mettre sous les dents.

DOM JUAN – Voilà qui est étrange, et tu es bien mal reconnu de tes soins. Ah ! ah ! je m’en vais te donner un louis d’or tout à l’heure, pourvu que tu veuilles jurer.

LE PAUVRE – Ah ! Monsieur, voudriez-vous que je commisse un tel péché ?

25 DOM JUAN – Tu n’as qu’à voir si tu veux gagner un louis d’or ou non. En voici un que je te donne, si tu jures ; tiens, il faut jurer.

LE PAUVRE – Monsieur !

DOM JUAN – À moins de cela, tu ne l’auras pas.

SGANARELLE – Va, va, jure un peu, il n’y a pas de mal.

30 DOM JUAN – Prends, le voilà ; prends, te dis-je, mais jure donc.

LE PAUVRE – Non, Monsieur, j’aime mieux mourir de faim.

DOM JUAN – Va, va, je te le donne pour l’amour de l’humanité. Mais que vois-je là ? un homme attaqué par trois autres ? La partie est trop inégale, et je ne dois pas souffrir cette lâcheté.

Il court au lieu du combat.

Molière, *Dom Juan*, Acte III, scène II, 1665.

Séquence II - Le héros et le lecteur égarés

Texte n° 1

Stendhal, *La Chartreuse de Parme*

1 Nous avouerons que notre héros était fort peu héros en ce moment. Toutefois la peur ne venait chez lui qu'en seconde ligne ; il était surtout scandalisé de ce bruit qui lui faisait mal aux oreilles. L'escorte prit le galop; on traversait une grande pièce de terre labourée, située au-delà du canal, et ce champ était jonché de cadavres.

5 - Les habits rouges ! les habits rouges ! criaient avec joie les hussards de l'escorte, et d'abord Fabrice ne comprenait pas ; enfin il remarqua qu'en effet presque tous les cadavres étaient vêtus de rouge. Une circonstance lui donna un frisson d'horreur ; il remarqua que beaucoup de ces malheureux habits rouges vivaient encore, ils criaient évidemment pour demander du secours, et personne ne s'arrêtait pour leur en donner. Notre héros, fort humain, se donnait toutes les peines du
10 monde pour que son cheval ne mît les pieds sur aucun habit rouge. L'escorte s'arrêta ; Fabrice, qui ne faisait pas assez d'attention à son devoir de soldat, galopait toujours en regardant un malheureux blessé.

- Veux-tu bien t'arrêter, blanc-bec ! lui cria le maréchal des logis. Fabrice s'aperçut qu'il était à vingt pas sur la droite en avant des généraux, et précisément du côté où ils regardaient avec leurs
15 lorgnettes. En revenant se ranger à la queue des autres hussards restés à quelques pas en arrière, il vit le plus gros de ces généraux qui parlait à son voisin, général aussi, d'un air d'autorité et presque de réprimande ; il jurait. Fabrice ne put retenir sa curiosité ; et, malgré le conseil de ne point parler, à lui donné par son amie la geôlière, il arrangea une petite phrase bien française, bien correcte, et dit à son voisin :

20 - Quel est-il ce général qui gourmande son voisin ?

- Pardi, c'est le maréchal !

- Quel maréchal ?

- Le maréchal Ney, bêta ! Ah çà ! où as-tu servi jusqu'ici ?

Fabrice, quoique fort susceptible, ne songea point à se fâcher de l'injure ; il contemplait, perdu
25 dans une admiration enfantine, ce fameux prince de la Moskova, le brave des braves.

Tout à coup on partit au grand galop. Quelques instants après, Fabrice vit, à vingt pas en avant, une terre labourée qui était remuée d'une façon singulière. Le fond des sillons était plein d'eau, et la terre fort humide, qui formait la crête de ces sillons, volait en petits fragments noirs lancés à trois ou quatre pieds de haut. Fabrice remarqua en passant cet effet singulier ; puis sa pensée se
30 remit à songer à la gloire du maréchal. Il entendit un cri sec auprès de lui : c'étaient deux hussards qui tombaient atteints par des boulets ; et, lorsqu'il les regarda, ils étaient déjà à vingt pas de l'escorte. Ce qui lui sembla horrible, ce fut un cheval tout sanglant qui se débattait sur la terre labourée, en engageant ses pieds dans ses propres entrailles ; il voulait suivre les autres : le sang coulait dans la boue.

35 Ah ! m'y voilà donc enfin au feu ! se dit-il. J'ai vu le feu ! se répétait-il avec satisfaction. Me
voici un vrai militaire. A ce moment, l'escorte allait ventre à terre, et notre héros comprit que c'étaient
des boulets qui faisaient voler la terre de toutes parts. Il avait beau regarder du côté d'où venaient les
boulets, il voyait la fumée blanche de la batterie à une distance énorme, et, au milieu du ronflement
égal et continu produit par les coups de canon, il lui semblait entendre des décharges beaucoup plus
40 voisines ; il n'y comprenait rien du tout.

A ce moment, les généraux et l'escorte descendirent dans un petit chemin plein d'eau, qui était
à cinq pieds en contre-bas.

Le maréchal s'arrêta, et regarda de nouveau avec sa lorgnette. Fabrice, cette fois, put le voir
tout à son aise ; il le trouva très blond, avec une grosse tête rouge. Nous n'avons point des figures
45 comme celle-là en Italie, se dit-il. Jamais, moi qui suis si pâle et qui ai des cheveux châtons, je ne
serai comme ça, ajoutait-il avec tristesse. Pour lui ces paroles voulaient dire : Jamais je ne serai un
héros.

Stendhal, *La Chartreuse de Parme*, première partie, chapitre 3, 1839.

Séquence II - Le héros et le lecteur égarés

Texte n°2

Julien Gracq, *Un balcon en forêt*

1 Depuis que son train avait passé les faubourgs et les fumées de Charleville, il semblait à
l'aspirant Grange que la laideur du monde se dissipait : il s'aperçut qu'il n'y avait plus en vue une
seule maison. Le train, qui suivait la rivière lente, s'était enfoncé d'abord entre de médiocres
épaulements de collines couverts de fougères et d'ajoncs. Puis, à chaque coude de la rivière, la
5 vallée s'était creusée, pendant que le ferraillement du train dans la solitude rebondissait contre les
falaises, et qu'un vent cru, déjà coupant dans la fin d'après-midi d'automne, lui lavait le visage quand
il passait la tête par la portière. La voie changeait de rive capricieusement, passait la Meuse sur des
ponts faits d'une seule travée de poutrages de fer, s'enfonçait par instants dans un bref tunnel à
travers le col d'un méandre. Quand la vallée reparaisait, toute étincelante de trembles sous la
10 lumière dorée, chaque fois la gorge s'était approfondie entre ses deux rideaux de forêt, chaque fois la
Meuse semblait plus lente et plus sombre, comme si elle eût coulé sur un lit de feuilles pourries. Le
train était vide ; on eût dit qu'il desservait ces solitudes pour le seul plaisir de courir dans le soir frais,
entre les versants de forêts jaunes qui mordaient de plus en plus haut sur le bleu très pur de l'après-
midi d'octobre ; le long de la rivière, les arbres dégageaient seulement un étroit ruban de prairie,
15 aussi nette qu'une pelouse anglaise. « C'est un train pour le *Domaine d'Arnheim* », pensa l'aspirant,
grand lecteur d'Edgar Poe, et, allumant une cigarette, il renversa la tête contre le capiton de serge
pour suivre du regard très haut au-dessus de lui la crête des falaises chevelues qui se profilaient en
gloire contre le soleil bas. Dans les échappées de vue des gorges affluentes, les lointains feuillus se
perdaient derrière le bleu cendré de la fumée de cigare ; on sentait que la terre ici crêpelait sous
20 cette forêt drue et noueuse aussi naturellement qu'une tête de nègre. Pourtant la laideur ne se
laissait pas complètement oublier : de temps en temps le train stoppait dans de lépreuses petites
gardes, couleur de minerai de fer, qui s'accrochaient en remblai entre la rivière et la falaise ; contre le
bleu de guerre des vitres déjà délavé, des soldats en kaki somnolaient assis à califourchon sur les
chariots de la poste - puis la vallée verte devenait un instant comme teigneuse : on dépassait de
25 lugubres maisons jaunes, taillées dans l'ocre, qui semblaient secouer sur la verdure tout autour la
poussière des carrières à plâtre - et, quand l'œil désenchanté revenait vers la Meuse, il discernait
maintenant de place en place les petites casemates toutes fraîches de brique et de béton, d'un travail
pauvre, et le long de la berge les réseaux de barbelés où une crue de la rivière avait pendu des fanes
d'herbe pourrie : avant même le premier coup de canon, la rouille, les ronces de la guerre, son odeur
30 de terre écorchée, son abandon de terrain vague, déshonoraient déjà ce canton encore intact de la
Gaule chevelue.

Julien Gracq, *Un balcon en forêt*, incipit, 1958.

Séquence II - Le héros et le lecteur égarés

Texte n°3

Julien Gracq, *Un balcon en forêt*

1 Grange prolongea longtemps le demi-sommeil qui le retournait sur son lit de camp, dans l'aube déjà claire à toutes les vitres ; depuis son enfance, il n'avait éprouvé de sensation aussi purement agréable : il était libre, seul maître à son bord dans cette maisonnette de Mère Grand perdue au fond de la forêt. Derrière sa porte, le remue-ménage placide d'une ferme qui s'éveille

5 ajoutait à son bonheur : il l'engrenait dans une longue habitude ; Grange pour la première fois songea avec un frisson de plaisir incrédule qu'il allait vivre ici - que la guerre avait peut-être ses îles désertes. Les branches de la forêt venaient toucher ses vitres. Un ferraillement lourd ébranlait l'escalier ; Grange sauta de son lit et vit par la fenêtre le soldat Hervouët et le soldat Gourcuff qui s'éloignaient entre les arbres en redressant leur fusil d'un coup d'épaule, le col de la capote relevé

10 contre le froid piquant. Derrière la cloison, quelqu'un tisonnait le poêle ; des chocs de ferblanterie parlaient plaisamment de café chaud. Il s'allongea sur son lit une minute, roulé dans sa capote. Le matin était gris et couvert ; une atmosphère de *grasse matinée*, un vide de dimanche campagnard habitaient la pièce ; dans les intervalles des bruits de casserole, le silence, si peu habituel à la vie militaire, se recouchait au milieu de la chambre avec un ronron de bête heureuse. Le froid même

15 n'était pas inconfortable ; même en leur absence, on sentait que l'air ici n'était remué que par des corps jeunes et bien nourris. Un moment, Grange suivit dans l'air, l'œil vague, la buée légère que faisait son haleine, puis il se retourna et fit un petit rire de gorge perplexe : l'idée qu'il était ici aux *avants-postes* le dépaysait complètement. Les consignes que lui avait transmises le capitaine Vignaud étaient simples. En cas d'attaque, le génie en se repliant devant lui ferait sauter la route. La

20 maison forte avait pour mission de détruire les chars bloqués derrière la coupure et de renseigner sur les mouvements de l'ennemi. Elle l'arrêterait « sans esprit de recul ». Un boyau souterrain qui débouchait dans les taillis devait permettre en principe à la garnison de quitter le blockhaus sans être aperçue, et de se replier à toute extrémité vers la Meuse par les bois. Sur la carte d'état-major qui traînait au bord de la table, il pouvait apercevoir de son lit l'itinéraire de repli défilé que le capitaine

25 Vignaud avait tracé au crayon rouge, et qu'il devait reconnaître dès aujourd'hui. Mais, à ces événements improbables, l'imagination ne s'accrochait pas. Devant soi, on avait les bois jusqu'à l'horizon, et au-delà ce coin de Belgique protecteur qui retombait en pan de rideau, on avait cette guerre qui s'assoupissait peu à peu, cette armée qui bâillait et s'ébrouait comme une classe qui a remis sa copie, attendant le coup de clairon de la fin de manœuvre. Il ne se passerait rien. Peut-être

30 ne se passerait-il rien. Grange feuilleta le dossier des pièces officielles, les consignes de combat, les relevés de minutions, d'un doigt distrait : une pluie serrée de paragraphes doctes, issus d'un délire ingénieux et procédurier, qui semblaient comptabiliser d'avance un tremblement de terre, puis il les rangea dans une chemise et les enferma à clef au fond de son tiroir, d'un geste qui était une conjuration. Cela faisait partie des choses qui, trop minutieusement prévues, n'arrivaient pas.

35 C'étaient les archives notariées de la guerre ; elles dormaient là en attendant la prescription ; à lire ces pages qui en traquaient l'imprévisible de virgule en virgule, on se sentait inexprimablement rassuré : on eût dit que la guerre avait déjà eu lieu. Un doigt heurta la porte, surprenant de timidité après le puissant râclage de semelles qui le précédait.

- Café, mon yeutenant.

Séquence II - Le héros et le lecteur égarés

Texte n°4

Julien Gracq, *Un balcon en forêt*

1 Ce voyage à travers la forêt cloîtrée par la brume poussait Grange peu à peu sur la pente de sa rêverie préférée ; il y voyait l'image de sa vie : tout ce qu'il avait, il le portait avec lui ; à vingt pas, le monde devenait obscur, les perspectives bouchées, il n'y avait plus autour de lui que ce petit halo de conscience tiède, ce nid bercé très haut au-dessus de la terre vague. Sur le plateau, où la chaussée

5 s'égouttait mal, les flaques des bas-côtés s'élargissaient déjà au travers du chemin, toutes cloquées par l'averse qui redoublait de grosses bulles grises. Comme il levait les yeux vers la perspective, il aperçut à quelque distance devant lui, encore à demi-fondue dans le rideau de pluie, une silhouette qui trébuchait sur les cailloux entre les flaques. La silhouette était celle d'une petite fille enfouie dans une longue pèlerine à capuchon et chaussée de bottes de caoutchouc ; à la voir ainsi patauger avec

10 hésitation entre les flaques, le dos un peu cassé comme si elle avait calé contre ses reins sous la pèlerine un sac de cuir, on pensait d'abord à une écolière en chemin vers sa maison, mais, de maisons, Grange savait qu'on n'en voyait pas à moins de deux lieues, et il se souvint tout coup que c'était dimanche ; il se mit à observer la petite silhouette avec plus d'attention. Il y avait dans sa démarche quelque chose qui l'intriguait ; sous le crépitement maintenant serré de l'averse dont elle

15 semblait ne se soucier mie, c'était à s'y méprendre celle même d'une gamine en chemin pour l'école buissonnière. Tantôt elle sautait une flaque à pieds joints, tantôt elle s'arrêtait au bord du chemin pour casser une branche - une seconde, elle se retournait à demi et semblait jeter sous le capuchon de sa pèlerine un coup d'œil en arrière, comme pour mesurer de combien Grange s'était rapproché, puis elle repartait à cloche-pied en poussant un caillou, et courait l'espace de quelques pas en faisant

20 rejaillir l'eau des flaques - une ou deux fois, malgré la distance, Grange crut discerner qu'elle sifflotait. La laie s'enfonçait peu à peu dans la pire solitude ; l'averse autour d'eux faisait frir la forêt à perte de vue. « C'est une fille de la pluie, pensa Grange en souriant malgré lui derrière son col trempé, une fadette - une petite sorcière de la forêt. » Il commença à ralentir le pas, malgré l'averse, il ne voulait pas la rejoindre trop vite - il avait peur que le bruit de son pas n'effarouchât ce manège gracieux,

25 captivant, de jeune bête au bois. Maintenant qu'il s'était un peu rapproché, ce n'était plus tout à fait une petite fille : quand elle se mettait à courir, les hanches étaient presque d'une femme ; les mouvements du cou, extraordinairement juvéniles et vifs, étaient ceux d'un poulain échappé, mais il y passait par moments un fléchissement câlin qui parlait brusquement de tout autre chose, comme si la tête se souvenait toute seule de s'être déjà blottie sur l'épaule d'un homme. Grange se demandait,

30 un peu piqué, si elle s'était vraiment aperçue qu'il marchait derrière elle : quelquefois elle s'arrêtait de côté sur le bord du chemin et partait d'un rire de bien-être, comme on en adresse à un compagnon de cordée qui monte derrière vous par un matin clair, puis, des minutes entières, elle semblait l'avoir oublié, reprenait son sautillerment de jeune bohémienne et de dénicheuse de nids - et tout à coup elle paraissait extraordinairement seule, à son affaire, à la manière d'un chaton qui se détourne de vous

35 pour un peloton de fil. Ils allèrent ainsi un moment, malgré le bruit de l'averse qui battait la route,

36 la trouée plus claire du chemin paraissait à Grange celle même de l'embellie : il n'était plus qu'un
homme qui marche derrière une femme, tout entier sang remué et curiosité violente. « Une petite
fille ! » se disait-il avec malaise - mais le cœur malgré lui lui battait plus fort, chaque fois que la
silhouette s'arrêtait au bord du chemin et qu'une main entr'ouvrait un instant vers lui la guérite du
40 capuchon lourd. Tout à coup la silhouette se planta au milieu de la route, et, campée dans une flaque
qui lui montait jusqu'aux chevilles, se mit en devoir de laver à grande eau en remuant les jambes ses
bottes de caoutchouc ; comme il arrivait à sa hauteur, Grange aperçut sous le capuchon qui se levait
vers lui deux yeux d'un bleu cru, acide et tiède comme le dégel - au fond du capuchon, comme au
44 fond d'une crèche, on voyait une paille douce de cheveux blonds.

Julien Gracq, *Un balcon en forêt*, 1958.

Séquence II - Le héros et le lecteur égarés

Texte n° 5

Julien Gracq, *Un balcon en forêt*

1 Il y a des heures où on dirait qu'une paume lourde s'appesantit tout à coup sur la terre, pleine de nuit, comme la main écœurante et douce du boucher qui tâte un moment le frontal de la bête, avant d'asséner le coup de merlin, et à ce toucher, la terre même comprend et se révulse : on dirait que sa lumière même rancit, que le matin souffle sur elle mou et chaud par un muflé ignoble. Aucun
5 signe déchiffrable n'est venu, mais l'angoisse est là, dans l'air brusquement épaissi de chambre de malade : l'homme tout à coup ne sent plus ni faim ni soif, mais seulement son courage qui se vide de lui par le ventre, et on l'entend souffler par le nez, comme si le monde lui tournait sur le cœur.

- C'est dimanche, pensa Grange avec un bâillement sans joie, en voyant une aube fade pointer à ses vitres. Il avait mal dormi. Le fortin baignait dans un silence mort, un peu oppressant, un
10 silence de cloître et d'eau croupie. Machinalement, il jeta un coup d'œil sur le chemin désert. Il ne se sentait pas très à l'aise. Ce vide, ce sommeil des routes inoccupées sur les arrières de la bataille, c'était étrange, improbable, un peu magique : une allée du château de la Belle au Bois Dormant. En descendant l'escalier de fer, il alluma une cigarette. Le goût du matin était mou et aqueux, mais, sur
15 faire rebrousser chemin, mais il avait décidé, avant de déjeuner, de pousser jusqu'à la *destruction* de la laie, où le génie avait préparé en avant du fortin une chambre de mine. Il pensait trouver là un poste de sapeurs : il aurait peut-être des nouvelles.

Il n'y avait personne. La route s'était un peu affaissée au-dessus de la chambre de mine, remblayée d'une terre trop molle - dans les ornières creusées par les chenilles avaient coulé de
20 petites flaques d'eau, toutes assombries par la forêt verte. Les deux bouts dénudés du fil de l'exploseur, qui sortaient de terre, traînaient un peu plus loin, abandonnés sur un tas de cailloux.

- C'est drôle, pensa-t-il, perplexe. Il s'assit sur le tas de pierre, de mauvaise humeur. À une lieue à la ronde, on eût juré que la forêt n'avait pas un bruit : il tendait l'oreille vers les taillis sans
25 oiseaux, vaguement inquiet de cet évanouissement suspect de l'homme, de ce chantier rêveur de grève sur le tas. Soudain, comme il rallumait sa cigarette, il se fit très haut au-dessus de sa tête un déchirement de l'air singulier : un long fracas somptueux de rapide céleste froissant ses rails et ferrailant sur des aiguillages : l'artillerie lourde de la Meuse ouvrait le feu sur la Belgique.

Il lui sembla ensuite que les choses se passaient très vite. Il était à peine à mi-chemin du fortin qu'un puissant ronflement de moteurs se mit à foudroyer, à tarauder la forêt de tous les côtés à la fois,
30 avec le sans-gêne d'une troupe de rabatteurs entrant dans un fourré, et le Toit brusquement entra en transe dans un énorme tapage de bombes et de mitrailleuses. Grange demeura un moment stupide : la forêt vibrait comme une rue secouée par le vacarme d'une perforatrice ; il se sentait giflé, bousculé, par la trépidation véhémente, incompréhensible, qui entraînait en lui à la fois par la plante des
35 pieds et par les oreilles. Il se jeta de côté dans un layon où les arceaux des branches feuillues n'ouvraient au-dessus de lui qu'un ruban étroit de ciel blanc. Dès qu'on se sentait dissimulé aux vues, le tapage ne paraissait plus aussi énorme : on se rendait compte qu'il était à base de moteurs

36 beaucoup plus que d'explosions : il y avait de longues accalmies. Grange, rassuré, se remit même un instant en route pour le fortin, sous la voûte de vacarme, mais à une dizaine de mètres devant lui, l'asphalte usé qui recouvrait la laie de ce côté se mit bizarrement à frire : il mit une ou deux secondes à comprendre qu'il était mitraillé : il regagna au pas de course l'entrée du layon. Il s'était remis à
40 fumer, beaucoup plus à l'aise ; le bruit le soulageait. De temps en temps, le ciel du layon, dans un épanouissement des bruits de moteurs, était traversé d'un envol brusque de cape noire ; pour le reste, on ne distinguait rien - quand Grange poussait jusqu'au chemin pour risquer un œil, il voyait se plaquer contre le ciel plus dégagé de la laie des flottaisons d'avions assez clairsemées, hautes et étrangement lentes, qui semblaient nager presque immobiles comme si elles remontaient un courant.
45 Ce qui le frappait, c'était leur comportement paisible de poisson dans l'eau, la manière qu'elles avaient de s'espacer à l'aise dans la hauteur, de s'ignorer l'une l'autre, à la manière des bancs qui se croisent et s'ignorent, et vont chacun à leur affaire, étagés dans la transparence de la haute mer : elle suggérait l'idée d'une occupation sereine, nonchalante de l'élément. De temps à autre seulement, le brutal fracas de rapide des nuages s'enfonçait puissamment vers son zénith, déchirant dans un
50 crissement de soie les plages d'air où flottaient ces constellations molles.

Julien Gracq, *Un balcon en forêt*, 1958.

Séquence II - Documents complémentaires : étude d'images



La bataille de Waterloo, le 18 juin 1815, Clément-Auguste Andrieux, 1852.

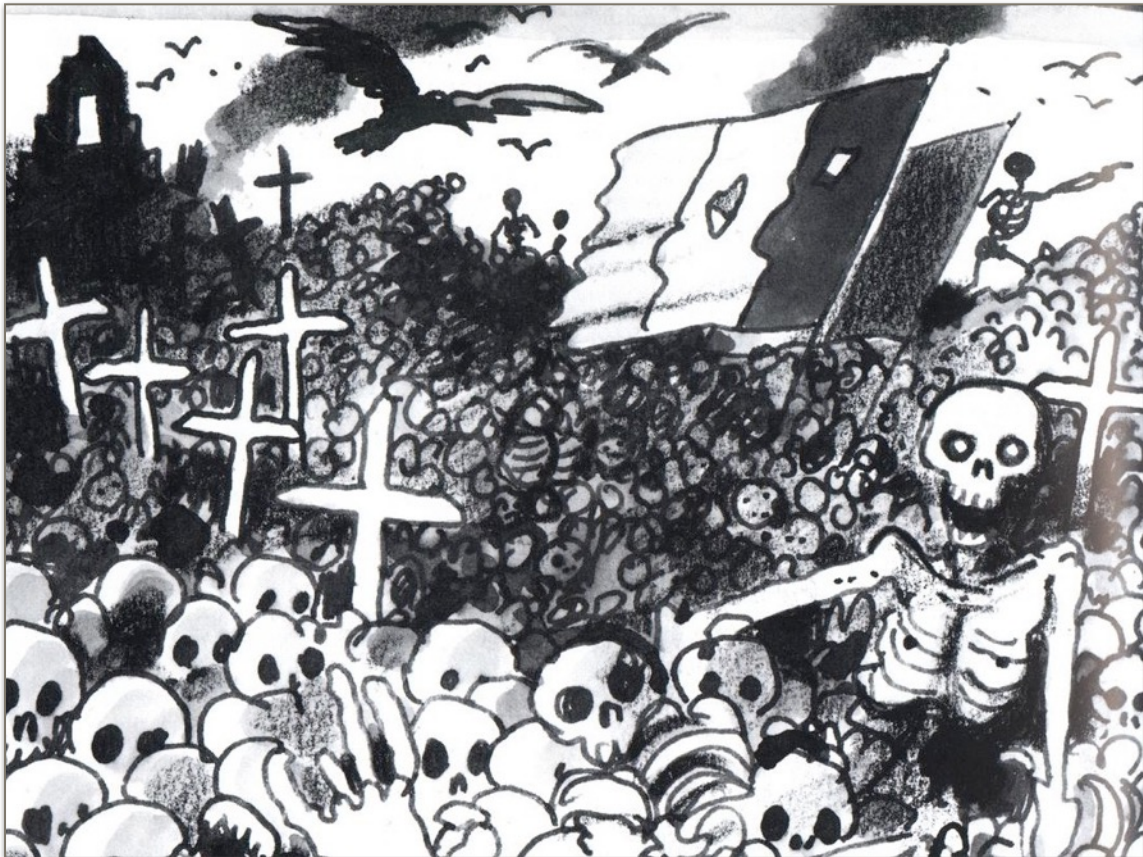


Illustration de Tardi pour *Voyage au bout de la nuit* (1932, édition illustrée parue en 1988).

Séquence III - Poésie et prose du monde

Texte n° 1

René Char

Feuillets d'Hypnos, fragment 141

141

1 La contre-terreur, c'est ce vallon que peu à peu le brouillard comble, c'est
le fugace bruissement des feuilles comme un essaim de fusées engourdies,
c'est cette pesanteur bien répartie, c'est cette circulation ouatée d'animaux et
5 d'insectes tirant mille traits sur l'écorce tendre de la nuit, c'est cette graine de
luzerne sur la fossette d'un visage caressé, c'est cet incendie de la lune qui ne
sera jamais un incendie, c'est un lendemain minuscule dont les intentions nous
sont inconnues, c'est un buste aux couleurs vives qui s'est plié en souriant,
c'est l'ombre, à quelques pas, d'un compagnon accroupi qui pense que le cuir
10 de sa ceinture va céder... Qu'importent alors l'heure et le lieu où le diable nous
a fixé rendez-vous !

René Char, *Feuillets d'Hypnos*, 1941-1944,
publication dans *Fureur et mystère* en 1948.



Georges de La Tour, *Job et sa femme*, vers 1640-1645.
Tableau connu par René Char sous le titre *Le prisonnier*.

Séquence III - Poésie et prose du monde

Texte n°2

Saint-John Perse

« Pour fêter une enfance »

II

1 Et les servantes de ma mère, grandes filles luisantes... Et nos paupières
fabuleuses... Ô
clartés ! ô faveurs !
Appelant toute chose, je récitai qu'elle était grande, appelant toute bête,
5 qu'elle était belle et bonne.
Ô mes plus grandes
fleurs voraces, parmi la feuille rouge, à dévorer tous mes plus beaux
insectes verts ! Les bouquets au jardin sentaient le cimetière de famille.
Et une très petite sœur était morte : j'avais eu, qui sent bon, son cercueil
10 d'acajou entre les glaces de trois chambres. Et il ne fallait pas tuer l'oiseau-
mouche d'un caillou... Mais la terre se courbait dans nos jeux comme fait la
servante,
celle qui a droit à une chaise si l'on se tient dans la maison.

... Végétales ferveurs, ô clartés ô faveurs !...

15 Et puis ces mouches, cette sorte de mouches, vers le dernier étage du
jardin, qui étaient comme si la lumière eût chanté !

... Je me souviens du sel, je me souviens du sel que la nourrice jaune dut
essuyer à l'angle de mes yeux.
Le sorcier noir sentenciat à l'office : « Le monde est comme une pirogue,
20 qui, tournant et tournant, ne sait plus si le vent voulait rire ou pleurer... »
Et aussitôt mes yeux tâchaient à peindre
un monde balancé entre des eaux brillantes, connaissent le mât lisse
des fûts, la hune sous les feuilles, et les guis et les vergues, les haubans de
liane,
où trop longues, les fleurs
s'achevaient en des cris de perruches.

Saint-John Perse, « Pour fêter une enfance », *Éloges*, 1911.

Séquence III - Poésie et prose du monde

Texte n°3

Charles Baudelaire

« À une passante »

- 1 La rue assourdissante autour de moi hurlait.
Longue, mince, en grand deuil, douleur majestueuse,
Une femme passa, d'une main fastueuse
Soulevant, balançant le feston et l'ourlet ;
- 5 Agile et noble, avec sa jambe de statue.
Moi, je buvais, crispé comme un extravagant,
Dans son œil, ciel livide où germe l'ouragan,
La douceur qui fascine et le plaisir qui tue.
- 10 Un éclair... puis la nuit ! - Fugitive beauté
Dont le regard m'a fait soudainement renaître,
Ne te verrai-je plus que dans l'éternité ?
- Ailleurs, bien loin d'ici ! trop tard ! *jamais* peut-être !
Car j'ignore où tu fuis, tu ne sais où je vais,
14 Ô toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais !

Charles Baudelaire,
« Tableaux parisiens », *Les Fleurs du Mal*, 1861.

Séquence III - Poésie et prose du monde

Texte n°4

Charles Baudelaire

« Le Cygne »

I

- 1 Andromaque, je pense à vous ! Ce petit fleuve,
Pauvre et triste miroir où jadis resplendit
L'immense majesté de vos douleurs de veuve,
Ce Simois menteur qui par vos pleurs grandit,
- 5 A fécondé soudain ma mémoire fertile,
Comme je traversais le nouveau Carrousel.
Le vieux Paris n'est plus (la forme d'une ville
Change plus vite, hélas ! Que le cœur d'un mortel) ;
- Je ne vois qu'en esprit tout ce camp de baraques,
10 Ces tas de chapiteaux ébauchés et de fûts,
Les herbes, les gros blocs verdis par l'eau des flaques,
Et, brillant aux carreaux, le bric-à-brac confus.
- Là s'étalait jadis une ménagerie ;
Là je vis, un matin, à l'heure où sous les cieux
15 Froids et clairs le Travail s'éveille, où la voirie
Pousse un sombre ouragan dans l'air silencieux,
- Un cygne qui s'était évadé de sa cage,
Et, de ses pieds palmés frottant le pavé sec,
Sur le sol raboteux traînait son blanc plumage.
20 Près d'un ruisseau sans eau la bête ouvrant le bec
- Baignait nerveusement ses ailes dans la poudre,
Et disait, le cœur plein de son beau lac natal :
« Eau, quand donc pleuvras-tu ? Quand tonneras-tu,
[foudre ? »
Je vois ce malheureux, mythe étrange et fatal,
- 25 Vers le ciel quelquefois, comme l'homme d'Ovide,
Vers le ciel ironique et cruellement bleu,
Sur son cou convulsif tendant sa tête avide,
Comme s'il adressait des reproches à Dieu !

II

- Paris change ! Mais rien dans ma mélancolie
30 N'a bougé ! Palais neufs, échafaudages, blocs,
Vieux faubourgs, tout pour moi devient allégorie,
Et mes chers souvenirs sont plus lourds que des rocs.
- Aussi, devant ce Louvre une image m'opprime :
Je pense à mon grand cygne, avec ses gestes fous,
35 Comme les exilés, ridicule et sublime,
Et rongé d'un désir sans trêve ! Et puis à vous,
- Andromaque, des bras d'un grand époux tombée,
Vil bétail, sous la main du superbe Pyrrhus,
Auprès d'un tombeau vide en extase courbée ;
40 Veuve d'Hector, hélas ! Et femme d'Hélénus !
- Je pense à la négresse, amaigrie et phtisique,
Piétinant dans la boue, et cherchant, l'œil hagard,
Les cocotiers absents de la superbe Afrique
Derrière la muraille immense du brouillard ;
- 45 À quiconque a perdu ce qui ne se retrouve
Jamais, jamais ! À ceux qui s'abreuvent de pleurs
Et têtent la Douleur comme une bonne louve !
Aux maigres orphelins séchant comme des fleurs !
- Ainsi dans la forêt où mon esprit s'exile
50 Un vieux Souvenir sonne à plein souffle du cor !
Je pense aux matelots oubliés dans une île,
52 Aux captifs, aux vaincus !... À bien d'autres encor !

Charles Baudelaire,
« Tableaux parisiens », *Les Fleurs du Mal*, 1861.

Séquence III - Poésie et prose du monde

Texte n° 5

Francis Ponge

« La bougie »

- 1 La nuit parfois ravive une plante singulière dont la lueur décompose les
chambres meublées en massifs d'ombres.
 Sa feuille d'or tient impassible au creux d'une colonnette d'albâtre par un
pédoncule très noir.
- 5 Les papillons miteux l'assaillent de préférence à la lune trop haute, qui
vaporise les bois. Mais brûlés aussitôt ou vannés dans la bagarre, tous
frémissent aux bords d'une frénésie voisine de la stupeur.
 Cependant la bougie, par le vacillement des clartés sur le livre au
 Brusque dégagement des fumées originales encourage le lecteur, – puis
- 10 s'incline sur son assiette et se noie dans son aliment.

Francis Ponge, *Le parti pris des choses*, 1942.

Séquence IV - L'Humanisme, un idéal

Texte n° 1

Joachim du Bellay

« Depuis que j'ai laissé mon naturel séjour... »

- 1 Depuis que j'ai laissé mon naturel séjour
Pour venir où le Tibre aux flots tortus ondoie,
Le ciel a vu trois fois par son oblique voie
Recommencer son cours la grand lampe du jour.
- 5 Mais j'ai si grand désir de me voir de retour
Que ces trois ans me sont plus qu'un siège de Troie,
Tant me tarde, Morel, que Paris je revoie,
Et tant le ciel pour moi fait lentement son tour.
- 10 Il fait son tour si lent, et me semble si morne,
Si morne et si pesant, que le froid Capricorne
Ne m'accourcit les jours, ni le Cancre les nuits.
- 14 Voilà, mon cher Morel, combien le temps me dure
Loin de France et de toi, et comment la nature
Fait toute chose longue avecques mes ennuis.

Joachim du Bellay, *Les Regrets*, sonnet 36, 1558.

Extrait des *Tristes* d'Ovide, Livre V, X, 9-12 ap. J.-C.

Depuis que je suis ici
trois fois le Danube a été pris par les glaces
et trois fois la mer noire a gelé

il me semble pourtant être loin de chez moi
depuis autant d'années qu'en passèrent sous Troie
les Grecs qui l'assiégeaient

le temps a gelé
il ne coule plus
il va si lentement
l'année roule ses flots sur un rythme si lourd
que pour moi le solstice n'écourte pas les nuits
et l'hiver ne fait rien à la durée des jours
pour moi seul la nature abandonne ses lois

je vois dans toutes choses s'éterniser mon mal
le temps de tout le monde suit-il son cours banal
n'y a-t-il que mon temps qui soit interminable
échoué dans ce pays dont le doux nom d'Euxin
est une sinistre plaisanterie

Traduit du latin par Marie Darrieussecq.

Séquence IV - L'Humanisme, un idéal

Texte n°2

Rabelais

Gargantua, extrait du chapitre 23.

Du début du chapitre 23 à « lequel lui montrait l'art de chevalerie ».

Chapitre 23

115

Chapitre 23

*Comment Gargantua
fut institué par Ponocrates
en telle discipline,
qu'il ne perdait heure du jour*

1 Quand Ponocrates connut la vicieuse¹ manière de
vivre de Gargantua, délibéra autrement l'instituer en
lettres, mais pour les premiers jours le toléra : consi-
dérant que nature n'endure mutations soudaines, sans
5 grande violence.

 Pour donc mieux son œuvre commencer, supplia
un savant médecin de celui temps, nommé maître
Théodore² : à ce qu'il considérât si possible était
remettre Gargantua en meilleure voie. Lequel le pur-
10 gea canoniquement³ avec Ellébore d'Anticyre, et par
ce médicament lui nettoya toute l'altération et per-
verse habitude du cerveau. Par ce moyen aussi Pono-
crates lui fit oublier tout ce qu'il avait appris sous ses
antiques précepteurs, comme faisait Timothée à ses
15 disciples qui avaient été instruits sous autres musi-
ciens.

 Pour mieux ce faire, l'introduisait aux compagnies
des gens savants, qui là étaient, à l'émulation desquels

1. Mauvaise.

2. Don de Dieu, en grec.

3. Dans le respect de la règle.

lui crût l'esprit et le désir d'étudier autrement et se
20 faire valoir.

Après en tel train d'étude le mit qu'il ne perdait
heure quelconque du jour : ains¹ tout son temps
consommait en lettres et honnête savoir.

S'éveillait donc Gargantua environ² quatre heures
25 du matin. Ce pendant qu'on le frottait, lui était lue
quelque page de la divine écriture³ hautement et
clairement avec prononciation compétente⁴ à la
matière, et à ce était commis un jeune page natif de
Basché, nommé Anagnostes⁵. Selon le propos et argu-
30 ment de cette leçon⁶, souventefois⁷ s'adonnait à révé-
rer, adorer, prier, et supplier le bon Dieu : duquel la
lecture montrait la majesté et jugements merveilleux.

Puis allait aux lieux secrets faire excréation des
digestions naturelles. Là son précepteur répétait ce
35 qui avait été lu : lui exposant les points plus obscurs
et difficiles.

Eux retournant considéraient l'état du ciel, si tel
était comme l'avaient noté au soir précédent : et
quels signes entraient le soleil⁸, aussi la lune pour icelle
40 journée.

Ce fait était habillé, peigné, têtonné⁹, accoutré, et

1. Mais.

2. Aux alentours de.

3. Page de la Bible.

4. Adaptée.

5. Le lecteur, en grec.

6. Lecture.

7. Souvent.

8. Dans la conjonction de quels astres (rapportés aux signes du
Zodiaque) entraient le soleil.

9. Coiffé.

parfumé, durant lequel temps on lui répétait les
leçons du jour d'avant. Lui-même les disait par cœur :
et y fondait quelques cas pratiques et concernant
45 l'état humain lesquels ils étendaient aucunes fois
jusque deux ou trois heures, mais ordinairement ces-
saient lorsqu'il était du tout¹ habillé.

Puis par trois bonnes heures lui était faite lecture.

Ce fait issaient hors², toujours conférant des pro-
50 pos de la lecture : et se déportaient en Braque³ ou
aux prés, et jouaient à la balle, à la paume, à la pile
trigone⁴, galamment s'exerçant les corps comme ils
avaient les âmes auparavant exercé.

Tout leur jeu n'était qu'en liberté : car ils laissaient
55 la partie quant leur plaisait, et cessaient ordinairement
lorsque suaient parmi le corps, ou étaient autrement
las. Adonc⁵ étaient très bien essuyés, et frottés, chan-
geaient de chemise : et doucement se promenant
allaient voir si le dîner était prêt. Là attendant réci-
60 taient clairement et éloquemment quelques sentences
retenues de la leçon.

Ce pendant monsieur l'appétit venait et par bonne
opportunité s'asseyaient à table.

Au commencement du repas était lue quelque
65 histoire plaisante des anciennes prouesses : jusqu'à
ce qu'il eût pris son vin. Lors (si bon semblait) on
continuait la lecture : ou commençait à deviser

1. Complètement.

2. Sortaient dehors.

3. Jeu de paume situé dans le quartier Latin.

4. Triangle.

5. Alors.

joyeusement ensemble, parlant pour les premiers mois de la vertu, propriété, efficace¹, et nature, de tout ce qui leur était servi à table. Du pain, du vin, de l'eau, du sel, des viandes, poissons, fruits, herbes, racines, et de l'apprêt² d'icelles. Ce que faisant apprit en peu de temps tous les passages à ce compétant³ en Pline, Athénée, Dioscorides, Jullius Pollux, Galien, Porphyre, Opien, Polybe, Héliodore, Aristote, Ælien, et autres. Iceux propos tenus faisaient souvent pour plus être assurés, apporter les livres susdits à table. Et si bien et entièrement retint en sa mémoire les choses dites, que pour lors⁴ n'était médecin, qui en sût à la moitié tant comme il faisait.

Après devisaient des leçons lues au matin, et parachevant leur repas par quelque confection de cotoniat⁵, se curait les dents avec un trou⁶ de lentisque, se lavait les mains et les yeux de belle eau fraîche : et rendaient grâce à Dieu par quelques beaux cantiques faits à la louange de la munificence et bénignité divine. Ce fait on apportait des cartes, non pour jouer, mais pour y apprendre mille petites gentillesses, et inventions nouvelles. Lesquelles toutes issaient d'arithmétique⁷.

En ce moyen entra en affection d'icelle science numérale, et tous les jours après dîner et souper y

1. Pouvoir, efficacité.

2. La manière de les accommoder.

3. S'y rapportant.

4. Qu'à cette époque.

5. Confiture de coing, dont la propriété est digestive.

6. Un tronc de cet arbre méditerranéen.

7. Ressortissaient à l'arithmétique.

passait temps aussi plaisamment, qu'il souloit¹ en dés ou aux cartes. À tant sut d'icelle et théorique et pratique, si bien que Tunstal Anglais, qui en avait amplement écrit, confessa que vraiment en comparaison de lui il n'y entendait que le haut allemand.

Et non seulement d'icelle, mais des autres sciences mathématiques, comme géométrie, astronomie, et musique. Car attendant la concoction² et digestion de son pât³, ils faisaient mille joyeux instruments et figures géométriques, et de même pratiquaient les canons astronomiques. Après s'éboudissaient à chanter musicalement à quatre et cinq parties, ou sur un thème à plaisir de gorge.

Au regard des instruments de musique, il apprit jouer du luth, de l'épinette, de la harpe, de la flûte d'Allemand et à neuf trous, de la viole, et de la saqueboute⁴.

Cette heure ainsi employée, la digestion parachevée, se purgeait des excréments naturels : puis se remettait à son étude principale par trois heures ou davantage : tant à répéter la lecture matutinale⁵, qu'à poursuivre le livre entrepris qu'aussi à écrire et bien traire⁶ et former les antiques et romaines lettres.

Ce fait issaient hors leur hôtel avec eux un jeune gentilhomme de Touraine nommé l'écuyer Gymnaste, lequel lui montrait l'art de chevalerie.

1. Qu'il avait l'habitude naguère d'en passer.

2. Cuisson interne à laquelle la digestion était rapportée métaphoriquement.

3. Repas.

4. Ancêtre du trombone.

5. Du matin.

6. Tracer.

Séquence IV - L'Humanisme, un idéal

Texte n°3

Rabelais

Gargantua, extrait du chapitre 27.

De « Les pauvres diables de moines » à « mille autre bons petits saints ».

138

Gargantua

1 Les pauvres diables de moines ne savaient auquel
de leurs saints se vouer, à toutes aventures¹ firent
sonner *ad capitulum capitulantes*² : là fut décrété qu'ils
feraient une belle procession, renforcée de beaux
5 prêchans³ et litanies *contra hostium insidias*⁴ : et beaux
répons⁵ *pro pace*.

En l'abbaye était pour lors un moine claustrier⁶
nommé frère Jean des Entommeures⁷, jeune galant :
frisque⁸ : de hayt⁹ : bien à dextre¹⁰, hardi : aventu-
10 reux, délibéré¹¹ : haut, maigre, bien fendu de gueule,
bien avantage en nez, beau dépêcheur d'heures¹²,
beau débrideur de messes, beau décrotteur de vigiles,
pour tout dire sommairement, vrai moine si onques
en fût depuis que le monde moinant moina de moi-
15 nerie. Au reste : clerc jusqu'aux dents en matière de
bréviaire.

Icelui entendant le bruit que faisaient les ennemis
par le clos de leur vigne, sortit hors pour voir ce qu'ils
faisaient. Et avisant qu'ils vendangeaient leur clos

1. À tout hasard.

2. Au chapitre les capitulants. Salle de réunion principale des moines.

3. Psaumes chantés.

4. Contre les embuscades des ennemis.

5. Chants liturgiques où alternent le chœur et le soliste.

6. Cloîtré, ne quittant pas le cloître et donc, par métonymie, l'abbaye.

7. Entamures (blessure, coupure) : le nom renvoie ici à sa manière d'entamer, c'est-à-dire de tailler, lorsqu'il rue en cuisine comme à la bataille.

8. Pimpant.

9. Joyeux.

10. Adroit.

11. Décidé, qui ne tergiverse pas.

12. Sachant bien expédier les prières.

Chapitre 27

139

20 auquel était leur boîte¹ de tout l'an fondée, retourne
au cœur de l'église où étaient les autres moines tous
étonnés comme fondeurs de cloches, lesquels voyant
chanter, ini, nim, pe, ne, ne, ne, ne, ne, ne, tum, ne,
num, num, ini, i, mi, i, mi, co, o, ne, no, o, o, ne, no,
25 ne, no, no, no, rum, ne, num, num. « C'est, dit-il, bien
chien chanté. Vertu Dieu : que ne chantez-vous ?
Adieu paniers, vendanges sont faites ? Je me donne au
Diable, s'ils ne sont en notre clos, et tant bien cou-
pent et ceps'et raisins, qu'il n'y aura par le corps Dieu
30 de quatre années qu'halleboter² dedans. Ventre saint
Jacques que boirons-nous ce pendant, nous autres
pauvres diables ? Seigneur Dieu *da mihi potum*³. »

Lors dit le prieur claustral⁴. « Que fera cet ivrogne
ici ? Qu'on me le mène en prison, troubler ainsi le
35 service divin ?

— Mais : (dit le moine) le service du vin faisons
tant qu'il ne soit troublé⁵, car vous-même monsieur
le prieur, aimez boire du meilleur, si fait tout homme
de bien. Jamais homme noble ne hait le bon vin, c'est
40 un apophtegme⁶ monacal. Mais ces répons que chan-
tez ici ne sont par Dieu point de saison.

« Pourquoi sont nos heures en temps de moissons
et vendanges courtes, en l'avent et tout hiver
longues ?

1. Boisson.

2. Grappiller.

3. Donne-moi à boire.

4. Attaché au cloître.

5. Nous faisons le service du vin de sorte qu'il ne soit pas trou-
blé (le service, comme le vin).

6. Maxime.

- 45 « Feu de bonne mémoire frère Macé Pelosse, vrai zélateur (ou je me donne au Diable) de notre religion me dit, il m'en souvient, que la raison était, afin qu'en cette saison nous fassions bien serrer et faire le vin, et qu'en hiver nous le humions.
- 50 « Écoutez messieurs vous autres : qui aimez le vin, le corps Dieu si me suivez¹ : car hardiment que saint Antoine me arde si ceux tâtent du piot qui n'auront secouru la vigne. Ventre Dieu, les biens de l'église ? Ha non non. Diable, saint Thomas l'Anglais² voulut bien pour iceux mourir, si je mourais ne serais-je saint de même ? Je n'y mourrai jà pourtant, car c'est moi qui le fais aux autres³. »
- 60 Ce disant mit bas son grand habit et se saisit du bâton de la Croix, qui était de cœur de cormier long comme une lance, rond à plein poing et quelque peu semé de fleurs de lys toutes presque effacées. Ainsi sortit en beau sayon⁴, mit son froc⁵ en écharpe. Et de son bâton de la Croix donna si brusquement sur les ennemis qui sans ordre ni enseigne, ni trompette, ni tambourin, parmi le clos vendangeaient. Car les
- 65 porte-guidons⁶ et porte-enseignes avaient mis leurs guidons et enseignes l'orée des murs, les tambourineurs avaient défoncé leurs tambourins d'un côté, pour les emplir de raisins, les trompettes étaient

1. Par le corps Dieu, suivez-moi maintenant.
 2. Thomas Becket mourut assassiné alors qu'il s'opposait à la Couronne pour la défense des biens de l'Église.
 3. Qui fais mourir les autres.
 4. Blouse enfilée par-dessus les vêtements.
 5. Habit monacal.
 6. Drapeau de la cavalerie.

- 70 chargés de moussines¹ : chacun était dérayé². Il choqua donc si raidement sur eux sans dire gare, qu'il les renversait comme porcs frappant à tort et à travers à vieille escrime.
- 75 Aux uns écrabouillait la cervelle, aux autres rompait bras et jambes, aux autres délochait les spondyles³ du cou, aux autres démoulait les reins, avalait⁴ le nez, pochait les yeux, fendait les mandibules, enfonçait les dents en la gueule, décroulait⁵ les omoplates, sphacelait les greves⁶, dégonnait les ischies⁷ : débessillait les fauciles⁸.
- 80 Si quelqu'un se voulait cacher entre les ceps plus épais, à icelui froissait toute l'arête du dos : et l'éreintait⁹ comme un chien.
- 85 Si aucun sauver se voulait en fuyant à icelui faisait voler la tête en pièces par la commissure lambdoïde¹⁰.
- Si quelqu'un gravissait en un arbre pensant y être en sûreté, icelui de son bâton empalait par le fondement.
- 90 Si quelqu'un de sa vieille connaissance lui criait. « Ha frère Jean mon ami, frère Jean je me rends. — Il t'est (disait-il) bien force. Mais ensemble tu

1. Branches de vigne.
 2. Avait quitté sa ligne, sa position.
 3. Démattait les vertèbres.
 4. Faisait tomber.
 5. Effondrait.
 6. Meurtrissait les jambes.
 7. Déboitait les hanches.
 8. Mettait en morceaux les os.
 9. Tous les emplois d'éreinter dans la suite du texte sont à prendre au sens premier de « casser les reins ».
 10. Suture des os du crâne, en forme de *lambda*.

142

Gargantua

- 95 rendras l'âme à tous les Diables. » Et soudain lui don-
nait dronos¹. Et si personne tant fût épris de témé-
rité qu'il lui voulût résister en face, là montrait-il la
force de ses muscles. Car il leur transperçait la poi-
trine par le médiastin et par le cœur : à d'autres don-
100 nant sur la faute² des côtes, leur subvertissait³
l'estomac, et mouraient soudainement, aux autres
tant fièrement frappait par le nombril, qu'il leur fai-
sait sortir les tripes, aux autres parmi les couillons
perçait le boyau culier. Croyez que c'était le plus hor-
105 rible spectacle qu'on vit onques.
Les uns criaient sainte Barbe.
Les autres saint Georges.
Les autres sainte Nitouche.
Les autres Notre Dame de Cunault, De Lorette.
110 De Bonnes Nouvelles. De la Lenou. De Rivière. Les
uns se vouaient à saint Jacques. Les autres au saint
Suair de Chambéry, mais il brûla trois mois après si
bien qu'on n'en put sauver un seul brin.
Les autres à Cadouin.
115 Les autres à saint Jean d'Angély.
Les autres à saint Eutrope de Saintes, à saint
Mexme de Chinon, à saint Martin de Candes, à saint
Clouaud de Cinais : aux reliques de Javarsay : et mille
119 autres bons petits saints.

1. Des coups.

2. Là où les côtes manquent, c'est-à-dire se finissent (à l'extré-
mité).

3. Retournaît.

Séquence IV - L'Humanisme, un idéal

Texte n°4

Rabelais

Gargantua, extrait du chapitre 57.

Du début du chapitre 57 à « comme le premier de leurs noces ».

Chapitre 57

Comment étaient réglés les Thélémites à leur manière de vivre

- 1 Toute leur vie était employée non par lois, statuts ou règles, mais selon leur vouloir et franc arbitre. Se levaient du lit quand bon leur semblait : buvaient, mangeaient, travaillaient, dormaient quand le désir
- 5 leur venait. Nul ne les éveillait, nul ne les parforçait⁵ ni à boire, ni à manger, ni à faire chose autre quelconque. Ainsi l'avait établi Gargantua. En leur règle n'était que cette clause. Fais ce que voudras.
- Parce que gens libres, bien nés, bien instruits,

1. Réputé pour ses vaisseaux, en grec.

2. Grosse perle.

3. Originelle.

4. Voir n. 4 p. 196.

5. Contraignait.

10 conversant en compagnies honnêtes ont par nature un instinct, et aiguillon, qui toujours les pousse à faits vertueux, et retire¹ de vice, lequel ils nommaient honneur. Iceux quand par vile sujétion et contrainte sont déprimés² et asservis, détournent la noble affection³

15 par laquelle à vertu franchement tendaient, à⁴ déposer et enfreindre ce joug de servitude. Car nous entreprenons toujours choses défendues et convoitons ce qui nous est dénié.

Par cette liberté entrèrent en louable émulation de

20 faire tous ce qu'à un seul voyaient plaire.

Si quelqu'un ou quelqu'une disait « buvons », tous buvaient. Si disait « jouons », tous jouaient. Si disait « allons à l'ébat⁵ aux champs », tous y allaient. Si c'était pour voler ou chasser, les dames montées sur

25 belles haquenées⁶ avec leur palefroi gourrier⁷, sur le poing mignonement engantelé⁸ portaient chacune, ou un épervier, ou un laneret⁹, ou un émerillon : les hommes portaient les autres oiseaux.

Tant noblement étaient appris¹⁰, qu'il n'était entre

30 eux celui, ni celle qui ne sût lire, écrire, chanter, jouer d'instruments harmonieux, parler de cinq et six

1. Et [les] retire.
2. Accablés.
3. Inclination.
4. Pour.
5. Allons nous ébattre.
6. Juments.
7. Avec leur cheval de promenade fièrement harnaché.
8. Ganté.
9. Faucon lanier.
10. Instruits.

langages, et en iceux composer tant en carme que en oraison solue¹.

Jamais ne furent vus chevaliers tant preux, tant

35 galants, tant dextres² à pied, et à cheval, plus verts³, mieux remuants⁴, mieux maniant tous bâtons que⁵ là étaient.

Jamais ne furent vues dames tant propres⁶, tant mignonnes, moins fâcheuses, plus doctes à la main, à

40 l'aiguille, à tout acte mulièbres⁷ honnête et libre, que là étaient.

Par cette raison quand le temps venu était qu'aucun⁸ d'icelle abbaye, ou à la requête de ses parents, ou pour autres causes voulût issir⁹ hors, avec soi il emmenait

45 une des dames, celle laquelle l'aurait pris pour son dévot¹⁰, et étaient ensemble mariés. Et si bien avaient vécu à Thélème en dévotion et amitié : encore mieux la continuaient-ils en mariage, d'autant s'entraîmaient-ils à la fin de leurs jours, comme le premier de leurs noces.

1. Tant en vers qu'en prose.
2. Adroits.
3. Robustes.
4. Plus agiles.
5. Aussi preux... que.
6. Soignées.
7. Féminin.
8. Que quelqu'un.
9. Sortir.
10. Amoureux.
11. Plaque.

Séquence V - L'homme entre civilisation et barbarie

Texte n° 1

Montaigne

« Des cannibales »

De « Cet homme que j'avais... » (p.15) à « *Hos natura modos primum dedit* » (p. 19).

1 Cet homme que j'avais était homme
simple et grossier, [ce] qui est une condition propre à
rendre véritable témoignage : car les fines gens remarquent
5 bien plus curieusement², et plus de choses, mais ils les glo-
sent³; et pour faire valoir leur interprétation, et la persua-
der, ils ne se peuvent garder d'altérer un peu l'Histoire : ils
ne vous représentent jamais les choses pures; ils les incli-
nent et masquent selon le visage qu'ils leur ont vu; et pour
donner crédit à leur jugement, et vous y attirer, [ils] prê-
10 tent volontiers de ce côté-là à la matière, l'allongent et l'am-
plifient. Ou il faut un homme très fidèle, ou si simple qu'il
n'ait pas de quoi bâtir et donner de la vraisemblance à des
inventions fausses; et qui n'ait rien épousé⁴. Le mien était
tel; et outre cela il m'a fait voir à diverses fois plusieurs
15 matelots et marchands, qu'il avait connus en ce voyage.
Ainsi je me contente de cette information, sans m'enquérir
de ce que les cosmographes⁵ en disent. Il nous faudrait des

1. Ne concorde pas non plus.

2. Avec bien plus d'attention.

3. Les interprètent, les commentent.

4. Qui n'ait pris aucun parti.

5. Géographes qui décrivent la terre.

topographes¹, qui nous fissent narration particulière des
 20 endroits où ils ont été. Mais, pour avoir cet avantage sur
 nous d'avoir vu la Palestine, ils² veulent jouir du privilège
 de nous conter nouvelles de tout le demeurant³ du monde.
 Je voudrais que chacun écrivît ce qu'il sait, et autant qu'il en
 25 sait : non en cela seulement, mais en tous autres sujets, car
 tel peut avoir quelque particulière science ou expérience de
 la nature d'une rivière, ou d'une fontaine, qui ne sait au reste
 que ce que chacun sait. Il entreprendra toutefois, pour faire
 30 courir ce petit lopin⁴, d'écrire toute la physique⁵. De ce vice
 sourdent plusieurs grandes incommodités. Or je trouve,
 pour revenir à mon propos, qu'il n'y a rien de barbare et
 de sauvage en cette nation⁶, à ce qu'on m'en a rapporté;
 35 sinon que chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son
 usage. Comme de vrai nous n'avons autre mire⁷ de la vérité,
 et de la raison, que l'exemple et idée des opinions et
 usances⁸ du pays où nous sommes. Là est toujours la par-
 faite religion, la parfaite police⁹, parfait et accompli usage de
 40 toutes choses. Ils sont sauvages¹⁰ de même que nous appe-
 lions sauvages les fruits que nature de soi et de son pro-
 grès¹¹ ordinaire a produits : là où à la vérité ce sont ceux
 que nous avons altérés par notre artifice, et détournés de
 l'ordre commun, que nous devrions appeler plutôt sauvages.

1. Par opposition aux « cosmographes », les topographes sont des voyageurs qui pratiquent l'observation directe des pays qu'ils visitent.
 2. Le pronom désigne les cosmographes.
 3. Tout le reste.
 4. Pour tirer parti de ce fragment.
 5. À comprendre ici comme science des choses naturelles (*phusis* en grec = nature).
 6. La « France Antarctique », c'est-à-dire le Brésil.
 7. Critère.
 8. Usages.
 9. Le parfait gouvernement.
 10. Le mot « sauvage » vient du latin *silva* qui signifie forêt.
 11. Processus.

En ceux-là sont vives et vigoureuses, les vraies, et plus utiles
 et naturelles, vertus et propriétés ; lesquelles nous avons
 abâtardies en ceux-ci, les accommodant au plaisir de notre
 goût corrompu. Et si pourtant¹ la saveur même et délica-
 45 tesse se trouvent, à notre goût même, excellentes à l'envi
 des nôtres² en divers fruits de ces contrées-là, sans culture,
 ce n'est pas raison que l'art gagne le point d'honneur sur
 notre grande et puissante mère nature. Nous avons tant
 rechargé³ la beauté et richesse de ses ouvrages par nos
 50 inventions, que nous l'avons du tout⁴ étouffée. Si est-ce
 que⁵ partout où sa pureté reluit, elle fait une merveilleuse
 honte à nos vaines et frivoles entreprises.

*Et ueniunt hederæ sponte sua melius,
 Surgit et in solis formosior arbutus antris,
 Et uolucres nulla dulcius arte canunt*⁶.

55

Tous nos efforts ne peuvent seulement arriver à repré-
 senter⁷ le nid du moindre oiselet, sa contexture, sa beauté,
 et l'utilité de son usage : non pas⁸ la tissure de la chétive
 araignée. Toutes choses, dit Platon, sont produites ou par
 la nature, ou par la fortune, ou par l'art⁹. Les plus grandes
 60 et plus belles par l'une ou l'autre des deux premières ; les
 moindres et imparfaites par la dernière. Ces nations me

1. Et par conséquent si.
 2. Rivalisant avec les nôtres.
 3. Surchargé.
 4. Complètement.
 5. Toujours est-il que.
 6. « Le lierre vient mieux de lui-même que les grottes solitaires ; l'arbousier croît plus beau et les oiseaux ont un chant plus mélodieux sans travail » (Properce, I, II, 10-11 et 14).
 7. Reproduire.
 8. Pas plus que.
 9. Idée développée par le philosophe athénien dans les *Lois*, X, 888e.

semblent donc ainsi barbares, pour avoir reçu fort peu de façon de l'esprit humain, et être encore fort voisines de leur naïveté originelle. Les lois naturelles leur commandent encore, fort peu abâtardies par les nôtres; mais c'est en telle pureté, qu'il me prend quelque fois déplaisir, de quoi¹ la connaissance n'en soit venue plus tôt, du temps qu'il y avait des hommes qui en eussent su mieux juger que nous. Il me déplaît que Lycurgue et Platon² ne l'aient eue : car il me semble que ce que nous voyons par expérience en ces nations-là, surpasse non seulement toutes les peintures de quoi³ la poésie a embelli l'âge doré⁴, et toutes ses inventions à feindre⁵ une heureuse condition d'hommes, mais encore la conception et le désir même de la philosophie. Ils n'ont pu imaginer une naïveté si pure et simple, comme nous la voyons par expérience, ni n'ont pu croire que notre société se pût maintenir avec si peu d'artifice, et de suture⁶ humaine. C'est une nation, dirais-je à Platon, en laquelle il n'y a aucune espèce de trafic; nulle connaissance de lettres; nulle science de nombres; nul nom de magistrat, ni de supériorité politique; nul usage de service⁷, de richesse, ou de pauvreté; nuls contrats; nulles successions; nuls partages; nulles occupations, qu'oisives; nul respect de parenté, que commun⁸; nuls vêtements; nulle agriculture; nul métal; nul usage de vin ou de blé. Les paroles⁹ mêmes

1. De ce que.

2. Lycurgue, législateur mythique de Sparte, et Platon, philosophe athénien, auteur de *La République* et des *Lois*, ont tous deux élaboré des constitutions idéales.

3. Dont.

4. L'Âge d'or.

5. Imaginer.

6. D'art et de solidarité.

7. De serfs (esclaves ou domestiques).

8. Sinon le respect mutuel.

9. Termes.

qui signifient le mensonge, la trahison, la dissimulation, l'avarice, l'envie, la détraction¹, le pardon, [sont] inouïes. Combien trouverait-il² la république qu'il a imaginée, éloignée de cette perfection?

95

*Hos natura modos primum dedit*³.

1. Médisance.

2. Le pronom renvoie ici à Platon.

3. « Voilà les premières lois qu'offrit la nature » (Virgile, *Géorgiques*, II, 20).

4. Atteint de chassie, sécrétion jaunâtre sur le bord des paupières.

5. Installés.

6. Entre mer et montagne.

7. Viandes.

8. Fréquentés.

9. Position, c'est-à-dire à cheval.

10. D'une capacité.

Montaigne, « Des cannibales », *Essais*, I, XXXI, 1595.

Séquence V - L'homme entre civilisation et barbarie

Texte n°2

Montaigne

« Des cannibales »

De « Trois d'entre eux... » à la fin.

| <i>Des cannibales</i> | 31 | 32 | <i>Des cannibales</i> |
|--|----|---|---|
| <p>Trois d'entre eux, ignorant combien coûtera un jour à leur repos et à leur bonheur la connaissance des corruptions de deçà, et que de ce commerce naîtra leur ruine, comme je présuppose qu'elle soit déjà avancée (bien misérables de s'être laissés piper au désir de la nouveauté, et [d']avoir quitté la douceur de leur ciel, pour venir voir le nôtre) furent à Rouen, du temps que le feu Roi Charles neuvième y était. Le roi parla à eux longtemps, on leur fit voir notre façon, notre pompe, la forme d'une belle ville : après cela, quelqu'un en demanda leur avis, et voulut savoir d'eux ce qu'ils y avaient trouvé de plus admirable. Ils répondirent trois choses, dont j'ai perdu la troisième, et en suis bien marri ; mais j'en ai encore deux en mémoire. Ils dirent qu'ils trouvaient en premier lieu fort étrange que tant de grands hommes portant barbe, forts et armés, qui étaient autour du roi (il est vraisemblable qu'ils parlaient des Suisses de sa garde) se soumissent à obéir à un enfant, et qu'on ne choisissait plutôt quelqu'un d'entre eux pour commander. Secondement (ils ont une façon de leur langage telle qu'ils nomment les hommes « moitié » les uns des autres) qu'ils avaient aperçu qu'il y avait parmi nous des hommes pleins et gorgés de toutes sortes de commodités, et que leurs moitiés étaient mendiants à leurs portes, décharnés de faim</p> | | <p>et de pauvreté ; et trouvaient étrange comme ces moitiés ici nécessiteuses, pouvaient souffrir une telle injustice, qu'ils ne prissent les autres à la gorge, ou missent le feu à leurs maisons. Je parlai à l'un d'eux fort longtemps, mais j'avais un truchement¹ qui me suivait si mal, et qui était si empêché à recevoir mes imaginations par sa bêtise, que je n'en pus tirer rien qui vaille. Sur ce que je lui demandais quel fruit il recevait de la supériorité qu'il avait parmi les siens (car c'était un capitaine, et nos matelots le nommaient roi), il me dit que c'était marcher le premier à la guerre. De combien d'hommes il était suivi ; il me montra un espace de lieu, pour signifier que c'était autant qu'il en pourrait² en un tel espace, ce pouvait être quatre ou cinq mille hommes. Si hors la guerre toute son autorité était expirée ; il dit qu'il lui en restait cela, que quand il visitait les villages qui dépendaient de lui, on lui dressait des sentiers au travers des haies de leurs bois, par où il pût passer bien à l'aise. Tout cela ne va pas trop mal : mais quoi ? ils ne portent point de haut de chausses³.</p> | <p>25</p> <p>30</p> <p>35</p> <p>40</p> |
| <p>5</p> <p>10</p> <p>15</p> <p>20</p> | | | |
| <p>1. Inspirée ou digne d'Anacréon, poète lyrique grec (VI^e-V^e s. av. J.-C.), dont les <i>Odes</i>, publiées en 1554, ont remporté un grand succès et suscité une véritable mode.</p> <p>2. Ressemblant.</p> | | <p>1. Interprète.</p> <p>2. Qu'il pourrait en tenir.</p> <p>3. Partie de l'habillement masculin allant de la ceinture aux genoux.</p> | |

Montaigne, « Des cannibales », *Essais*, I, XXXI, 1595.

Séquence V - L'homme entre civilisation et barbarie

Texte n°3

Voltaire, *Candide ou l'Optimisme*, extrait du chapitre XIX

- 1 En approchant de la ville, ils rencontrèrent un nègre étendu par terre, n'ayant plus que la moitié de son habit, c'est-à-dire d'un caleçon de toile bleue ; il manquait à ce pauvre homme la jambe gauche et la main droite. « Eh, mon Dieu ! lui dit Candide en hollandais, que fais-tu là, mon ami, dans l'état horrible où je te vois ? - J'attends mon maître, M. Vanderdendur, le fameux négociant, répondit
- 5 le nègre. - Est-ce M. Vanderdendur, dit Candide, qui t'a traité ainsi ? - Oui, monsieur, dit le nègre, c'est l'usage. On nous donne un caleçon de toile pour tout vêtement deux fois l'année. Quand nous travaillons aux sucreries, et que la meule nous attrape le doigt, on nous coupe la main ; quand nous voulons nous enfuir, on nous coupe la jambe : je me suis trouvé dans les deux cas. C'est à ce prix que vous mangez du sucre en Europe. Cependant, lorsque ma mère me vendit dix écus patagons
- 10 sur la côte de Guinée, elle me disait : « Mon cher enfant, bénis nos fétiches, adore-les toujours, ils te feront vivre heureux, tu as l'honneur d'être esclave de nos seigneurs les blancs, et tu fais par là la fortune de ton père et de ta mère. » Hélas ! je ne sais pas si j'ai fait leur fortune, mais ils n'ont pas fait la mienne. Les chiens, les singes et les perroquets sont mille fois moins malheureux que nous. Les fétiches hollandais qui m'ont converti me disent tous les dimanches que nous sommes tous enfants
- 15 d'Adam, blancs et noirs. Je ne suis pas généalogiste ; mais si ces prêcheurs disent vrai, nous sommes tous cousins issus de germains. Or vous m'avouerez qu'on ne peut pas en user avec ses parents d'une manière plus horrible.
- O Pangloss ! s'écria Candide, tu n'avais pas deviné cette abomination ; c'en est fait, il faudra qu'à la fin je renonce à ton optimisme. - Qu'est-ce qu'optimisme ? disait Cacambo.
- 20 - Hélas ! dit Candide, c'est la rage de soutenir que tout est bien quand on est mal ». Et il versait des larmes en regardant son nègre ; et en pleurant, il entra dans Surinam.

Voltaire, *Candide ou l'Optimisme*, chapitre XIX, 1759.

Séquence V - L'homme entre civilisation et barbarie

Texte n°4

Léopold Sédar Senghor

« Poème liminaire »

Premier poème du recueil *Hosties noires* (paru en 1948)

1. Léon-Gontran Damas (1912-1978) est un poète guyanais, co-fondateur du concept de négritude avec Césaire et Senghor.

2. Militaires de l'armée coloniale qui ont payé un lourd tribut sur les champs de bataille français.

3. Marque de cacao.

4. Bateaux.

5. Étoffe brillante.

6. Longue robe.

7. Princesse du XIV^e siècle qui a fondé un royaume.

8. Instrument de musique.

9. Petit grain de céréales tropicales des zones sèches.

À L.-G. Damas¹

Vous Tirailleurs Sénégalais², mes frères noirs à la main chaude sous la glace et la mort
Qui pourra vous chanter si ce n'est votre frère d'armes, votre frère de sang ?

Je ne laisserai pas la parole aux ministres, et pas aux généraux
Je ne laisserai pas – non ! – les louanges de mépris vous enterrer furtivement.

5 Vous n'êtes pas des pauvres³ aux poches vides sans honneur
Mais je déchirerai les rires *banania*³ sur tous les murs de France.

Car les poètes chantaient les fleurs artificielles des nuits de Montparnasse
Ils chantaient la nonchalance des chalands⁴ sur les canaux de moire⁵ et de simarre⁶
Ils chantaient le désespoir distingué des poètes tuberculeux

10 Car les poètes chantaient les rêves des clochards sous l'élégance des ponts blancs
Car les poètes chantaient les héros, et votre rire n'était pas sérieux, votre peau
noire pas classique.

Ah ! ne dites pas que je n'aime pas la France – je ne suis pas la France, je le sais –
Je sais que ce peuple de feu, chaque fois qu'il a libéré ses mains

15 A écrit la fraternité sur la première page de ses monuments
Qu'il a distribué la faim de l'esprit comme de la liberté
À tous les peuples de la terre conviés solennellement au festin catholique.

Ah ! ne suis-je pas assez divisé ? Et pourquoi cette bombe
Dans le jardin si patiemment gagné sur les épines de la brousse ?

20 Pourquoi cette bombe sur la maison édifiée pierre à pierre ?
Pardonne-moi, Sira-Badral⁷, pardonne étoile du Sud de mon sang
Pardonne à ton petit-neveu s'il a lancé sa lance pour les seize sons du sorong⁸
Notre noblesse nouvelle est non de dominer notre peuple, mais d'être son rythme
et son cœur

25 Non de paître les terres, mais comme le grain de millet⁹ de pourrir dans la terre
Non d'être la tête du peuple, mais bien sa bouche et sa trompette.

Qui pourra vous chanter si ce n'est votre frère d'armes, votre frère de sang
Vous Tirailleurs Sénégalais, mes frères noirs à la main chaude, couchés sous la
glace et la mort ?

Paris, avril 1940.

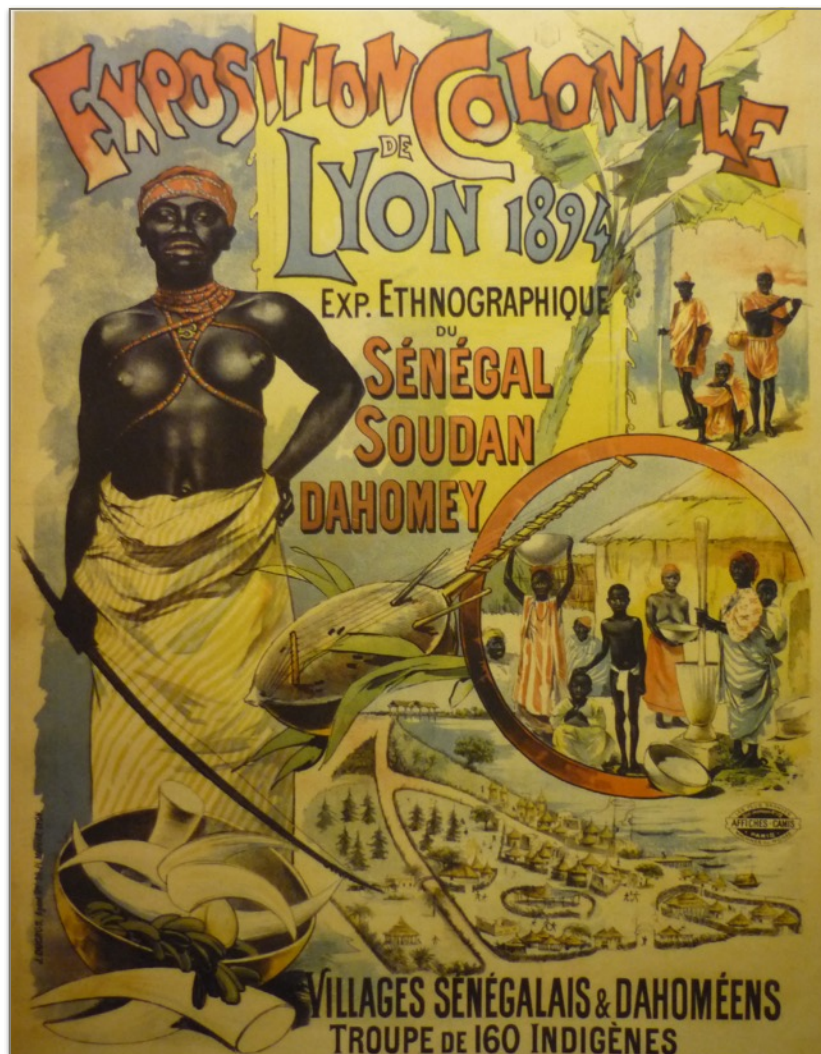
In *Œuvre poétique*, © Seuil.

Séquence V - Documents complémentaires : études d'images



Illustration extraite des *Singularités de la France Antarctique* d'André Thevet, 1557.

Équarrissage de la victime, scène d'anthropophagie.



Affiche de promotion pour l'Exposition coloniale de Lyon de 1894.

(Sénégal, Soudan et Dahomey - Exposition *L'invention du Sauvage*, Musée du Quai Branly, 2012.



Paul Gauguin

D'où venons nous ? Que sommes-nous ? Où allons-nous ? - 1897.

Séquence VI - Hamlet : dans l'atelier du mythe

Texte n° 1

Arthur Rimbaud

« Ophélie »

I

- 1 Sur l'onde calme et noire où dorment les étoiles
La blanche Ophélia flotte comme un grand lys,
Flotte très lentement, couchée en ses longs voiles ...
- On entend dans les bois lointains des hallalis.
- 5 Voici plus de mille ans que la triste Ophélie
Passe, fantôme blanc, sur le long fleuve noir ;
Voici plus de mille ans que sa douce folie
Murmure sa romance à la brise du soir.
- 9 Le vent baise ses seins et déploie en corolle
Ses grands voiles bercés mollement par les eaux ;
Les saules frissonnants pleurent sur son épaule,
Sur son grand front rêveur s'inclinent les roseaux.
- 13 Les nénuphars froissés soupirent autour d'elle ;
Elle éveille parfois, dans un aune qui dort,
Quelque nid, d'où s'échappe un petit frisson d'aile :
- Un chant mystérieux tombe des astres d'or.

II

- 17 O pâle Ophélia ! belle comme la neige !
Oui, tu mourus, enfant, par un fleuve emportée !
- C'est que les vents tombant des grands monts de Norwège
T'avaient parlé tout bas de l'âpre liberté ;
- 21 C'est qu'un souffle, tordant ta grande chevelure,
A ton esprit rêveur portait d'étranges bruits ;
Que ton cœur écoutait le chant de la Nature
Dans les plaintes de l'arbre et les soupirs des nuits ;
- 25 C'est que la voix des mers folles, immense râle,
Brisait ton sein d'enfant, trop humain et trop doux ;
C'est qu'un matin d'avril, un beau cavalier pâle,
Un pauvre fou, s'assit muet à tes genoux !
- 29 Ciel ! Amour ! Liberté ! Quel rêve, ô pauvre Folle !
Tu te fondais à lui comme une neige au feu :
Tes grandes visions étranglaient ta parole
- Et l'Infini terrible effara ton œil bleu !

III

- 33 - Et le Poète dit qu'aux rayons des étoiles
Tu viens chercher, la nuit, les fleurs que tu cueillis,
Et qu'il a vu sur l'eau, couchée en ses longs voiles,
La blanche Ophélia flotter, comme un grand lys.

Séquence VI - Hamlet : dans l'atelier du mythe

Texte n°2

Bernard-Marie Koltès

Le jour des meurtres dans l'histoire d'Hamlet

Acte V

La nuit.

Sur les remparts, au-dessus de la mer.

1

Hamlet, devant le cadavre d'Ophélie.

- 1 HAMLET. – Pourquoi, pourquoi toujours admettre, et baisser la tête, ou dormir ?
Ah, dormir, dormir !
Jusqu'où supporter cela ? Qui le peut, s'il
5 ne dort pas ?
Le pouvoir, l'insulte de son existence, le mépris de ceux qui le tiennent ! L'orgueil des gens bien placés, la puissance des bonnes places ! La loi, les mensonges de la loi ! Tout,
10 pourri par cela.
Comment continuer à plier, comment accepter de gémir ? Qui peut se taire, alors qu'un coup de poignard peut le délivrer ?
Mourir, dormir, rien d'autre.
15 Il suffit donc de la peur des terres inconnues pour troubler ce projet, et faire préférer les malheurs habituels aux autres, ignorés et obscurs.
Mourir, dormir, rêver peut-être.
20 Penser que le sommeil finira la souffrance. Mais avant, la peur, elle, est là pour retenir.
Être ou non ? C'est la question. Supporter encore ce hasard, ou bien faire front, prendre les armes, et tout finir ?
25 La réflexion, c'est elle qui nous fait lâches.

Bernard-Marie Koltès, *Le jour des meurtres dans l'histoire d'Hamlet*,
pièce écrite en 1974 et publiée en 2006.

Complément au texte n°2 :

traduction d'Yves Bonnefoy et adaptation de Bernard-Marie Koltès

HAMLET

Être ou n'être pas. C'est la question.
 Est-il plus noble pour une âme de souffrir
 Les flèches et les coups d'une indigne fortune
 Ou de prendre les armes contre une mer de troubles
 Et de leur faire front et d'y mettre fin ? Mourir, dormir,
 Rien de plus ; terminer, par du sommeil,
 La souffrance du cœur et les mille blessures
 Qui sont le lot de la chair : c'est bien le dénouement
 Qu'on voudrait, et de quelle ardeur !... Mourir, dormir !
 — Dormir, rêver peut-être. Ah, c'est l'obstacle !
 Car l'anxiété des rêves qui viendront
 Dans ce sommeil des morts, quand nous aurons
 Réduit à rien le tumulte de vivre,
 C'est ce qui nous réfrène, c'est la pensée
 Qui fait que le malheur a si longue vie.
 Qui en effet supporterait le fouet du siècle,
 L'exaction du tyran, l'outrage de l'orgueil,
 L'angoisse dans l'amour bafoué, la loi qui tarde
 Et la morgue des gens en place, et les vexations
 Que le mérite doit souffrir des êtres vils,
 Alors qu'il peut se donner son quitus
 D'un simple coup de poignard ? Qui voudrait ces far-
 deaux,
 Et gémir et suer à longueur de vie,
 Si la terreur de quelque chose après la mort,
 Ce pays inconnu dont nul voyageur
 N'a repassé la frontière, ne troublait
 Notre dessein, nous faisant préférer
 Les maux que nous avons à d'autres, obscurs ?
 Ainsi la réflexion fait de nous des lâches,
 Les natives couleurs de la décision

Passent, dans la pâleur de la pensée,
 Et des projets d'une haute volée
 Sur cette idée se brisent, ils y viennent perdre
 Leur nom même d'action... Allons, du calme.
 Voici la belle Ophélie... Nymphé, dans tes prières,
 Souviens-toi de tous mes péchés.

1

Hamlet, devant le cadavre d'Ophélie.

HAMLET. — Pourquoi, pourquoi toujours
 admettre, et baisser la tête, ou dormir ?

Ah, dormir, dormir !

Jusqu'où supporter cela ? Qui le peut, s'il
 ne dort pas ?

Le pouvoir, l'insulte de son existence, le
 mépris de ceux qui le tiennent ! L'orgueil des
 gens bien placés, la puissance des bonnes plac-
 ces ! La loi, les mensonges de la loi ! Tout,
 pourri par cela.

Comment continuer à plier, comment accep-
 ter de gémir ? Qui peut se taire, alors qu'un
 coup de poignard peut le délivrer ?

Mourir, dormir, rien d'autre.

Il suffit donc de la peur des terres inconnues
 pour troubler ce projet, et faire préférer les
 malheurs habituels aux autres, ignorés et obs-
 curs.

Mourir, dormir, rêver peut-être.

Penser que le sommeil finira la souffrance.
 Mais avant, la peur, elle, est là pour retenir.

Être ou non ? C'est la question. Supporter
 encore ce hasard, ou bien faire front, prendre
 les armes, et tout finir ?

La réflexion, c'est elle qui nous fait lâches.

Séquence VI - Hamlet : dans l'atelier du mythe

Texte n°3

William Shakespeare

Hamlet

Extrait de l'Acte V, scène 1

HAMLET
1 Combien de temps un homme peut-il rester dans la terre, avant de pourrir ?

LE PREMIER FOSSOYEUR
Ma foi, s'il n'est pas pourri avant de mourir — et ça ne manque pas au jour d'aujourd'hui les vérolés qui supportent tout juste l'inhumation — il vous durera bien huit ans, neuf ans. Un tanneur durera neuf ans.

HAMLET
Pourquoi le tanneur plutôt qu'un autre ?

LE PREMIER FOSSOYEUR
Eh, monsieur, c'est que sa peau est si boucanée, de par son travail, qu'il ne prend pas l'eau aussi vite. Il n'y a pas pire que l'eau pour votre fils de pute de cadavre. Tenez, voici un crâne. Ça fait vingt-trois ans qu'il était en terre.

HAMLET
Qui est-ce donc ?

LE PREMIER FOSSOYEUR
Un sacré bougre de farceur. Qui pensez-vous que ce fût ?

HAMLET
15 Ah, je ne sais pas.

LE PREMIER FOSSOYEUR
La peste soit de cet enragé plaisantin ! Un jour il m'a versé un flacon de vin du Rhin sur la tête ! Ce crâne que voici, monsieur, eh bien, monsieur, ce fut le crâne de Yorick, le bouffon du roi.

HAMLET
20 Ce crâne-ci ?

LE PREMIER FOSSOYEUR
Exactement celui-là.

HAMLET
Donne. (*Il prend le crâne.*) Hélas ! pauvre Yorick ! Je l'ai connu, Horatio, c'était un garçon d'une verve prodigieuse, d'une fantaisie infinie. Mille fois il m'a porté sur son dos ; et maintenant, quelle horrible chose que d'y songer ! J'en ai la nausée. Voici la place des lèvres que j'ai baisées tant de fois. Où sont tes railleries, maintenant ? Tes gambades, tes chansons, tes explosions de drôlerie dont s'esclaffait toute la table ? Plus un sarcasme aujourd'hui pour te moquer de cette grimace ? Rien que ce lugubre bâillement ? Va donc trouver Madame dans sa chambre et lui dire qu'elle a beau se mettre un pouce de fard, il faudra bien qu'elle en vienne à cette figure. Fais-la rire avec cette idée... Je t'en prie, Horatio, dis-moi.

HORATIO
35 Que dois-je vous dire, monseigneur ?

HAMLET
Crois-tu qu'Alexandre a eu cette mine, dans la terre ?

HORATIO
Exactement celle-ci.

HAMLET
Et cette odeur aussi ? Pouah ! (*Il jette le crâne.*)

HORATIO
Exactement, monseigneur.

HAMLET
40 A quels vils usages risquons-nous de faire retour, Horatio ! Ne peut-on suivre par l'imagination le destin de la noble poussière d'Alexandre, jusqu'à la bonde de tonneau qu'elle va boucher ?

HORATIO
Ce serait trop de subtilité, monseigneur.

HAMLET
45 Mais non, en vérité, pas du tout. Il suffit de l'accompagner jusque-là sans passer les bornes de la vraisemblance — comme ceci, par exemple : Alexandre est mort, Alexandre est enterré, Alexandre retourne à la poussière, la poussière devient la terre, de la terre on tire la glaise et pourquoi cette glaise que le voici devenu ne pourrait-elle fermer un tonneau de bière ?

L'impérial César, mort et changé en glaise,
Bouchera quelque trou pour arrêter le vent.
Dire que cette terre, effroi jadis du monde,
55 Va rapiécer le mur où passait l'ouragan !
Mais, chut ! éloignons-nous. Voici le roi,
La reine, les courtisans.

*Un cortège entre dans le cimetière.
Laërte, le roi, la reine, des courtisans et un officiant
accompagnent le corps d'Ophélie.*

60

Shakespeare, *Hamlet*, extrait de l'Acte V, scène 1 ;
pièce créée en 1600 ou 1601, publiée en 1603.

Complément au texte n°3 :

Texte original et traduction de Michel Grivelet

135 HAMLET. – How long will a man lie i'th' earth ere he rot ?
 1 CLOWN. – I'faith, if a be not rotten before a die – as we have many pocky corpses nowadays, that will scarce hold the laying in – a will last you some eight year or nine year. A tanner will last you nine year.
 HAMLET. – Why he more than another ?
 140 1 CLOWN. – Why, sir, his hide is so tanned with his trade that a will keep out water a great while, and your water is a sore decay of your whoreson dead body. Here's a skull, now. This skull has lain in the earth three-and-twenty years.
 HAMLET. – Whose was it ?
 145 1 CLOWN. – A whoreson mad fellow's it was. Whose do you think it was ?
 HAMLET. – Nay, I know not.
 1 CLOWN. – A pestilence on him for a mad rogue – a poured a flagon of Rhenish on my head once ! This same skull, sir, was Yorick's skull, the
 150 King's jester.
 HAMLET. – This ?
 1 CLOWN. – E'en that.
 HAMLET. – Let me see.
He takes the skull

115 hee] Q1 Q2; heeles F 115 the courtier] Q1 Q2; our Courtier F 121 was mad] F; is mad Q2 124 'tis] Q1 Q2; it's F. 126 him there There] Q2; him, there F 133 sexton] Q2; sixteene F 149 This sir] Q2; répété dans F 153 Let me see] F; I prethee let me see it Q1; pas dans Q2

1. L'âge d'Hamlet semble donc indiqué avec précision puisqu'un peu après (134) le fossoyeur dit qu'il est dans le métier depuis trente ans. Cela cadre mal toutefois avec

HAMLET. – Combien de temps un homme en terre mettra-t-il à pourrir ?
 1^{er} RUSTRE. – Eh ben ma foi, à moins qu'y soit pourri avant de mourir – vu qu'on a beaucoup de corps vérolés³ à présent qui tiennent à peine le temps qu'on les enterre – y vous fera quéqu' chose comme huit ans ou neuf ans. Un tanneur vous fera neuf ans.
 HAMLET. – Pourquoi lui plus qu'un autre ?
 1^{er} RUSTRE. – Eh ben, monsieur, parce que son métier lui a si bien tanné le cuir que l'eau n'y entrera pas de longtemps, et votre eau, elle s'y entend à démolir votre fils de pute de cadavre. Voici un crâne, tenez. Ce crâne-là est resté vingt-trois ans en terre.
 HAMLET. – C'est le crâne de qui ?
 1^{er} RUSTRE. – D'un sacré drôle de farceur, le fils de pute. Qui croyez-vous que c'était ?
 HAMLET. – Mais, je n'en sais rien.
 1^{er} RUSTRE. – La peste soit de ce vaurien de farceur – y m'a vidé un jour un broc de vin du Rhin sur la tête ! Ce crâne que voilà, monsieur, c'était le crâne de Yorick, le bouffon du roi.
 HAMLET. – Ceci ?
 1^{er} RUSTRE. – Cela même.
 HAMLET. – Montre.
Il prend le crâne

l'insistance sur le caractère juvénile d'un prince qui, la première fois qu'on le nomme, est appelé *young Hamlet* (1,1,151) et qui est mainte fois (1,3,7, 124; 1,5,16, 38, etc.) considéré comme tel. Il paraît judicieux de conclure, avec Jenkins, que l'intention dramatique dans ce que dit le fossoyeur est moins de compléter l'état civil du prince que de lier son destin aux années passées à creuser des tombes. 2. Voir plus haut, V,1,74 note. 3. Fait écho à l'effroi causé alors en Europe par la rapide dissémination de la syphilis

1030

HAMLET V, 1

Alas, poor Yorick. I knew him, Horatio – a fellow of infinite jest, of
 155 most excellent fancy. He hath borne me on his back a thousand times ; and now, how abhorred my imagination is ! My gorge rises at it. Here hung those lips that I have kissed I know not how oft. Where be your gibes now, your gambols, your songs, your flashes of merriment that were wont to set the table on a roar ? Not one now to mock your own grinning ?
 160 Quite chop-fallen ? Now get you to my lady's chamber and tell her, let her paint an inch thick, to this favour she must come. Make her laugh at that. Prithee, Horatio, tell me one thing.
 HORATIO. – What's that, my lord ?
 HAMLET. – Dost thou think Alexander looked o' this fashion i'th' earth ?
 165 HORATIO. – E'en so.
 HAMLET. – And smelt so ? Pah !
[He throws the skull down]
 HORATIO. – E'en so, my lord.
 HAMLET. – To what base uses we may return, Horatio ! Why may not imagination trace the noble dust of Alexander till a find it stopping a
 170 bung-hole ?
 HORATIO. – 'Twere to consider too curiously to consider so.
 HAMLET. – No, faith, not a jot ; but to follow him thither with modesty enough, and likelihood to lead it, as thus : Alexander died, Alexander was buried, Alexander returneth into dust, the dust is earth, of earth we
 175 make loam, and why of that loam whereto he was converted might they not stop a beer-barrel ?
 Imperial Caesar, dead and turned to clay,
 Might stop a hole to keep the wind away.
 O, that that earth which kept the world in awe
 180 Should patch a wall t'expel the winter's flaw !
 But soft, but soft ; aside.
Hamlet and Horatio stand aside. Enter King Claudius, Queen Gertrude, Laertes, and a coffin, with a Priest and lords attendant
 Here comes the King,
 The Queen, the courtiers – who is that they follow,
 And with such maimèd rites ? This doth betoken
 The corpse they follow did with desp'rate hand
 185 Fordo it own life. 'Twas of some estate.
 Couch we a while, and mark.
 LAERTES. – What ceremony else ?
 HAMLET (aside to Horatio). – That is Laertes, a very noble youth. Mark.
 LAERTES. – What ceremony else ?
 PRIEST. – Her obsequies have been as far enlarged

156 now] Q2; pas dans F 159 Not] Q2; No F. 159 grinning] Q2; Jeering F. 160 chamber] F Q1; table Q2 177 Imperial] F; Imperious Q1 Q2 185 of] Q2; pas dans F

1. chop-fallen. Signifie « qui a la mâchoire pendante » mais aussi, au moral, « abattu », « décontenancé ». 2. Alexandre le Grand, roi de Macédoine, illustre conquérant. 3. La

HAMLET V, 1

1031

Hélas ! pauvre Yorick. Je l'ai connu, Horatio – un garçon inépuisable dans la plaisanterie et d'une verve inégalée. Il m'a porté mille fois sur son dos, et maintenant comme cela me fait horreur à imaginer ! J'en ai le cœur soulevé. Voici où étaient les lèvres que j'ai baisées je ne sais combien de fois. Où sont à présent vos railleries, vos cabrioles, vos chansons, vos saillies étincelantes qui faisaient s'esclaffer toute la table ? Pas une maintenant pour se moquer de votre propre grimace. Cette mâchoire pendante, c'est la déprime¹ pour de bon ? Allez donc trouver ma gente dame dans sa chambre et dites-lui qu'elle aura beau se mettre une bonne couche de fard, c'est cette figure-là qu'elle fera pour finir. Faites-la rire avec ça. Je t'en prie, Horatio, dis-moi une chose.
 HORATIO. – Laquelle, monseigneur ?
 HAMLET. – Crois-tu qu'Alexandre² avait cette mine-là dans la terre ?
 HORATIO. – Tout à fait.
 HAMLET. – Et cette odeur ? Pouah !
[Il jette le crâne par terre]
 HORATIO. – Tout à fait, monseigneur.
 HAMLET. – A quels bas usages, Horatio, nous pouvons retourner ! Pourquoi ne suivrait-on pas en imagination la noble poussière d'Alexandre jusqu'à la voir boucher un trou de bonde ?
 HORATIO. – Il faudrait un excès d'ingéniosité pour aller jusque-là.
 HAMLET. – Non, ma foi, aucunement ; il n'y aurait qu'à l'y suivre pas à pas, en se laissant guider par la vraisemblance, de cette façon-ci, par exemple : Alexandre mourut, Alexandre fut enterré, Alexandre retourne en poussière, la poussière est de la terre, de la terre se fait le torchis et pourquoi, avec l'argile qu'il est devenu, ne pas boucher un baril de bière ? Mort, l'impérial César, en argile changé, Pourrait, bouchant un trou, empêcher l'air d'entrer. Dire que cette terre, effroi de l'univers, Va rapiécer un mur contre le vent d'hiver ! Mais chut ! mais chut ! écartons-nous.
Hamlet et Horatio s'écartent. Entrent le roi Claudius, la reine Gertrude, Laërte, et un cercueil, avec un Prêtre et une suite de seigneurs
 Voici le roi,
 La reine, les gens de la cour – qui suivent-ils,
 Avec un cérémonial si tronqué ? C'est signe
 Que le corps que l'on suit, en proie au désespoir,
 A mis fin à ses jours³. Quelqu'un d'un certain rang.
 Cachons-nous un instant, et voyons.
 LAËRTE. – Quel autre rite encore ?
 HAMLET (à part à Horatio). – C'est Laërte, un très noble jeune homme. Vois.
 LAËRTE. – Quel autre rite encore ?
 LE PRÊTRE. – Elle a eu des obsèques d'une aussi grande ampleur

mort d'Ophélie reste suspecte. Le récit de Gertrude la donnait clairement pour un accident (IV,7,144) et l'enquête du coroner semblait conclure dans le même sens (V,1,19). Mais les fossoyeurs étaient quand même septiques (V,1,20-21). Ici, Hamlet interprète la cérémonie tronquée comme preuve d'un suicide, thèse que le prêtre, en présence de la Cour, fait sienne aussitôt après. Sh laisse à dessein régner l'incertitude.

Séquence VI - Hamlet : dans l'atelier du mythe

Texte n°4

Jean Tardieu

« Faust et Yorick ou Toute une vie pour un crâne, Apologue »

1 Aucune déception, aucune injustice ne pouvait m'arrêter. Ma vie s'écoulait, paisible en somme, et ma collection de crânes avait pris de telles proportions qu'il fallut acheter un hangar pour la contenir...

5 MADELEINE, surgissant de l'ombre, affolée ;
c'est maintenant une belle jeune femme.
Papa ! Papa ! Oh, papa !

LE SAVANT, agacé.

Qu'y a-t-il encore ?

MADELEINE

10 Papa, je n'en peux plus ! Mon mari me fait une vie impossible ! Son caractère est devenu insupportable. Je viens de m'enfuir de chez moi avec mes enfants. Quel parti prendre, oh, mon Dieu, mon Dieu !

LE SAVANT

15 Eh bien, mais divorce, mon enfant ! La belle affaire ! Pourquoi te mettre dans un état pareil ? C'est si simple !

MADELEINE

20 Ah, tu trouves cela simple, toi ! Oui ! Toujours dans tes livres et tes mesures et tes crânes ! Mais il n'y a pas que les crânes ! Les crânes sont morts ! Il y a la vie, notre vie ! Ah ! tu n'y prêtes guère d'attention !

Elle disparaît.

LE SAVANT, haussant les épaules.

25 C'était curieux de voir à quel point les hommes attachent de l'importance à ces minces événements ! Qu'est-ce que c'était que notre petite histoire familiale à côté de la colossale aventure de l'Homme ! Ah ! il en a bien vu d'autres, l'Homme, depuis sa création ! Et il en verra bien d'autres, avant que son crâne ait atteint son

30 volume maximum !... Voyons... où en étais-je ?... Mais qu'est-ce que j'ai fait de ce livre, bon sang !... Une précieuse monographie de mon meilleur disciple, un Danois !... Le livre a dû tomber sous ma table !... *(Il se baisse un moment sous la table et reparait vieilli, les cheveux tout blancs. Un peu de musique — de préférence romantique — s'est fait entendre pendant ce temps. Puis d'une voix cassée :)* Où est le temps où j'égarais mes livres, tant ma table et mon cabinet en étaient encombrés ! Maintenant, ma bibliothèque occupe un étage entier de ma maison et le monde entier vient la consulter ! *(On frappe.)* Entrez !

LE REPORTER, il a, lui aussi, vieilli.

45 Maître ! Il y a bien des années que je ne suis venu vous saluer ! Je regrette que ma seconde visite ait lieu en de si pénibles circonstances : Madame votre épouse, hélas !

LE SAVANT, avec angoisse.

50 Hein ! Quoi ! Que dites-vous, mon épouse !... *(Se ravisant.)* Ah oui, c'est vrai, j'oubliais !... Pauvre chère compagne de ma vie !... Eh oui, elle est partie comme elle était venue, discrètement, sans bruit !... En quarante ans de vie commune, je n'ai eu qu'à me louer d'elle ! Elle m'a donné dix enfants, dont six, hélas ! sont morts avant elle. Les quatre autres sont établis maintenant et j'ai sept petits-enfants qui font la joie de ma vieillesse !

LE REPORTER

60 Ainsi, dans votre deuil, vous avez heureusement des consolations ! Mais la plus belle, maître, n'est-elle pas cette consécration que votre pays vient de donner à vos travaux !...

Il disparaît.

LE SAVANT

En effet, mes collègues français avaient enfin, après ceux des autres pays, reconnu l'intérêt de mes recherches : un cours au collège de Navarre, l'Institut,

65 un haut grade dans l'Ordre National — j'étais comblé d'honneurs !... Et cependant, une amertume subsistait au fond de mon cœur : je touchais au but, certes, mais je ne l'avais pas encore atteint. Tout le monde parlait de l'« Échelon Supérieur » et pourtant personne — pas même moi ! — n'avait encore la preuve définitive de son existence ! Combien d'années me faudrait-il encore, avant de pouvoir tenir entre mes mains le Crâne tant cherché ? Un jour enfin, tandis que je travaillais comme à l'ordinaire, j'éprouvai un vertige soudain !... ma tête... me parut lourde... lourde... et...

75 *Il s'affaisse, la tête en avant, sur sa table. Comme il est caché par les livres, il disparaît complètement.*

VOIX DE SPEAKER A LA RADIO

80 ... La France vient de perdre un de ses plus illustres savants : il s'est éteint hier soir, à sa table de travail, terrassé par soixante ans de labeur, alors qu'il touchait au but de ses recherches...

85 *Un peu de musique funèbre. Puis, aussitôt, apparaissent quatre jeunes savants en redingote. L'un d'eux — celui qui va parler aux autres — pose sur la table un paquet enveloppé dans un journal.*

LE JEUNE SAVANT

Messieurs, ce n'est pas sans une profonde émotion que nous venons saluer, ici même, le souvenir vénéré de notre maître. Sa vie nous offre l'exemple d'un dévouement sans réserve à la Science. Je dirai plus : non seulement sa vie, mais sa mort elle-même — sa mort surtout ! — auront servi à nous donner la preuve de cette découverte immense qu'il n'avait fait — et pour cause ! — qu'entrevoir ! Comme vous le savez, 90 messieurs, notre illustre maître, avant de mourir, avait recommandé que l'on fit l'autopsie de son corps et, plus précisément, que l'on prit les mesures de son crâne. Eh bien, messieurs, ce crâne qu'il avait cherché toute sa vie, ce futur crâne humain — ou plutôt

surhumain, — capable de contenir toute la Science, ce crâne, messieurs, le voici : c'était le sien !

Tout en finissant de parler, il a défait le papier, il en sort un crâne, qu'il montre à ses collègues. Ceux-ci applaudissent. On entend — naturellement ! — les premières mesures de la Danse macabre de Saint-Saëns.

Rideau.

Jean Tardieu, « Faust et Yorick ou Toute une vie pour un crâne, Apologue »,
in *La comédie de la comédie*, 1966.

Séquence VI - Document complémentaire : étude d'image



John Everett Millais
Ophélie, 1851-1852.

Tous les textes et documents complémentaires sont accessibles sur lettrines.net, rubrique *Oral 2016*.
